

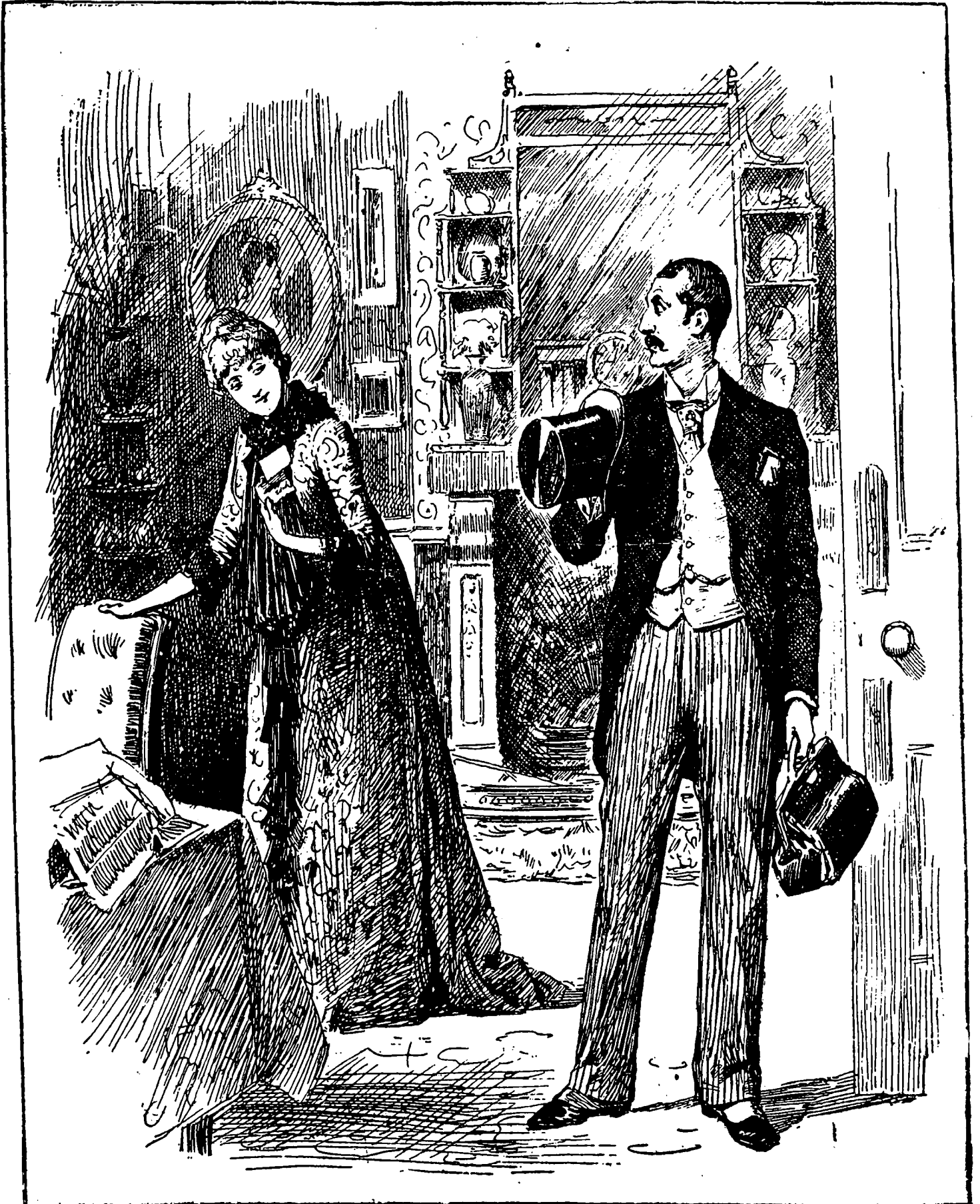
Le Samedi

VOL. I.—NO. 35.

MONTREAL, 8 FEVRIER 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

TROP DE PREVOYANCE



Mari affectueux.—A ce soir, ma chère et si la besogne me retient trop tard au bureau, je t'enverrai un mot par mon gamin.

Epouse de précaution.—Ne te donnes pas ce trouble là, chéri. J'ai déjà ta lettre que j'ai trouvée dans une de tes poches.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 8 FÉVRIER 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un nid, c'est le couvent des oiseaux.

Le parfum, c'est la pensée des fleurs.

Le souvenir est un coffret plein de cendres.

Ne pas confondre les pitres avec l'Évangile.

La livrée de la misère se reconnaît aux revers.

Les médecins sont souvent entre deux selles.

Pour élever des lapins, il faut se mettre à leur portée.

C'est avec leurs petits chevaux arabes que les *Maures* vont vite !

Le fanatisme de McCarthy n'est pas même une maladie de foi.

On peut guérir d'un coup d'épée, mais guère d'un coup de langue.

S'il y a des maladies sérieuses, il y a aussi de petits maux pour rire.

On n'a jamais tant besoin de son esprit que lorsqu'on a affaire à un sot.

A force de suivre ceux à qui l'on ne résiste pas, on finit par les conduire.

Le bourreau devrait mettre sur ses cartes : "Entrepreneur de morts subites."

On ne rit jamais si fort et si longtemps que lorsqu'on veut cacher sa douleur.

Mieux vaut essayer une larme du paysan que d'obtenir cent sourires du ministre.

Samson a laissé dans le monde bien des parents dont la vie ne tient qu'à des cheveux.

C'est Palmerston qui a dit : "Mon Dieu ! que la vie serait agréable... sans ses plaisirs."

Il faut avoir la bouche bien petite pour pouvoir l'ouvrir sans montrer le fonds de son cœur.

Vous croyez peut-être que ça n'a jamais existé la poule aux œufs d'or. Mettez-vous une demi-heure à une table de poker et vous me direz des nouvelles de la poule que vous y verrez.

Les choses poussées aux extrémités sont toujours maussades : les cors aux pieds, par exemple.

D'après mes pauvres notions musicales, le plus détestable des instruments à corde, c'est la potence.

Le fond d'un homme se découvre mieux dans ce qu'il dit des autres, que dans ce qu'il dit de lui-même.

Avez-vous remarqué que nous parlons tous du prochain, comme si nous étions nous-mêmes des perfections ?

Si les yeux sont rares sur le potage, n'y touchez pas ; parce que ça ne convient qu'à un restaurant borgne.

Malheur à la maison où jamais l'on ne gronde petits enfants dont on raffole ; devenus grands ils vous désolent.

Mon laitier n'a pas de vache ; mais il vend du si bon lait que lorsqu'on en boit, l'eau nous vient à la bouche.

La femme, si prompte à se faire honneur des avantages de son mari, est souvent la dernière à reconnaître ses mérites.

La tempérance est fatale aux finances de l'état. On serait sûr que le budget balancerait, s'il était entre deux vins !

C'est probablement au comptoir d'une buvette que Victor Hugo a baptisé l'un de ses livres : *Les travailleurs de l'amer*.

Il est si difficile à l'homme de n'avoir pas de défauts, qu'on se demande si la sagesse ne consisterait pas à choisir les siens.

Nous ne connaissons pas de situation politique assez délicate pour qu'un aveugle et un borgne ne puissent échanger leurs vues.

L'Académie des sciences est à décider dans le cas de deux jumeaux qu'on lui a soumis, quel est celui qui ressemble le plus à l'autre.

Nul doute que pour réussir dans les lettres, il faut beaucoup de tact et de patience ; mais il faut surtout beaucoup de timbres-poste.

Je ne manque jamais d'ordonner un amer au garçon de restaurant, parce que *qui veut la fin veut les moyens*. Quand je lui demande mon addition, je sais que c'est la fin de la fin.

Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je vois les annonces : *repareur de parapluies, repareur d'horloges, repareur de meubles*. Il ne sont seulement pas capables de me réparer un oubli.

"Ah ! non, par exemple, pas de ça !" disait un campagnard au garçon de restaurant qui lui ordonnait des *Cotelettes d'agneau pannée*. Le malheureux avait compris : "des *Cotelettes d'agneau pas né*."

Avec toute la confiance que nous avons dans notre police, il faut avouer que Montréal n'est pas encore à l'abri des attaques nocturnes. Aussi hier soir encore, au coin de la rue Ste Catherine et St Constant, un pauvre diable a été attaqué d'apoplexie.

Il faudrait qu'une pendule avançât extraordinairement pour qu'elle vous passât sur le corps ; d'autant plus que malgré l'avancement du siècle en tous genres, il n'y a guère de progrès dans ce genre d'industrie. Aussi depuis cinquante ans, elles n'ont pas gagné sensiblement de vitesse.

Que dites-vous de ce vieux dicton alsacien ? Savez-vous ce qu'il faut pour faire une bonne paire de souliers ?

Pour la semelle, de la langue de femme : c'est inusable ; pour l'empeigne, du gosier de chantre : ça ne prend pas l'eau, et pour les talons, de la rancune d'Allemand : ça dure toujours.

Le cheval à œil véron
Est tout méchant ou tout bon.

Soleil qui luisarne au matin,
Femme qui parle latin,
Et l'enfant nourri de vin
Ne viennent jamais à bonne fin.

Si vous êtes dans la détresse
Mes chers amis, cachez-le bien,
Car l'homme est bon et s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.

SORTIE DE SA COQUILLE

Coquille extraite d'un journal politique :
"Au sortir de la gare, le ministre a été acclamé par une *poule* enthousiaste."
C'est foule, très probablement que l'on avait voulu dire.

IL Y A RENDRE ET RENDRE

Le magistrat. — Accusé, pourquoi n'avez-vous pas rendu le billet de banque que vous avez trouvé ?

L'accusé. — Pardon, mon président, je l'ai rendu.

Le magistrat. — A qui ?

L'accusé. — Je l'ai rendu à la circulation.

CHACUN SON GOUT

— Mon cher monsieur, disait en minaudant à un député d'Ottawa, homme d'esprit, une vieille coquette qui pose pour le bas-bleu, soyez donc assez aimable pour me choisir des livres ; vous connaissez mes goûts, vous savez ce qui me convient.

L'homme d'esprit lui a envoyé, une heure après, les *Ruines*, de Volney.

APPEL AU PUBLIC

Extrait d'un roman-feuilleton en cours de publication :

"...Enfin, Germain se trouva seul dans le cabinet du baron de Rieux.

"Il ouvrit vivement le bureau et vola le portefeuille.

"Mais aussitôt, il fut pris d'un étourdissement..."

"*Qui de nous, dans un pareil moment, n'a pas éprouvé une seconde de vertige ?*"

VIOLON SOBRE

Un bourgeois invite à dîner un violoniste célèbre qui venait de donner un concert chez un banquier.

— Ah ! lui dit-il négligemment, au moment de le quitter, vous viendrez avec votre violon, n'est-ce pas ?

— Merci pour moi, répond l'artiste, mais mon violon ne dine jamais en ville.

DEMONSTRATION CONVAINCANTE

Toupinard, excellent peintre, cause avec la femme d'un ministre de la Couronne, de certains impressionnistes luministes et intentionnistes, dont les paysages sont étrangement irrisés de tons jetés les uns à côté des autres.

— Ne dirait-on pas, madame, fait-il d'une voix flûtée, la campagne telle qu'on la voit quand on est bien saouf ?

— ?

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Vous vous attendez peut-être à quelque nouvelle aventure curieuse et de nature à vous épouvanter la rate ? Détrompez-vous. Il m'a pris fantaisie de vous communiquer mes impressions durant les élections de la semaine dernière.

Quelqu'un me faisait remarquer que la jeunesse ne devrait pas s'occuper d'élections. Belle histoire ! Ne sommes-nous pas destinés à concourir plus tard à l'avancement de notre pays ? Et d'ailleurs, on a beau n'avoir que dix-sept ans, on ne peut s'empêcher de prendre intérêt à ces luttes, où deux hommes, généralement d'un mérite à peu près égal, cherchent mutuellement à se dénigrer. Quoi de plus amusant que de les voir fureter de bord et d'autre pour trouver le côté faible et se taper dessus sans trêve ni relâche ?

* * *

Ce que c'est que les avocats ! Comme ils vous ont une parole entraînant ! Ils commencent par vous charmer au moyen de leurs longues périodes, de leurs phrases ronflantes et sonores, de leurs explications à longue haleine. Vous nous dites : "Que c'est beau ! Que c'est intéressant !" Vous oubliez l'adversaire jusqu'au moment où il vient en faire autant.

* * *

On assiste à trois ou quatre assemblées, et après la dernière on n'en sait pas plus long qu'à la première.

On nous dit : "Monsieur un tel n'a pas fait ceci, ni cela, il aurait dû le faire : donc, ne le renvoyez plus vous représenter." Ou bien : "Monsieur X... est incapable de sauvegarder vos intérêts, l'autre vous a fait du bien ; vous auriez tort de le changer." Le lendemain on nous répète la même chose, tout à fait la même chose, le surlendemain aussi, et ainsi de suite. Il n'y a de différents entre eux que les orateurs, mais ils le sont tellement, qu'on peut leur pardonner la similitude de leurs discours.

* * *

Bon ! je m'aperçois que le sérieux n'est pas du tout mon fait. N'importe, je vais vous poser une question : Avez-vous un ennemi dans votre quartier ? Courez aux élections, et vous aurez toutes les chances du monde de l'écraser de votre mépris.

Ainsi je suppose que vers le mois d'août, vous rencontrez un quidam sur la rue St. Jacques. Ce malotru s'est avisé d'avoir un nez parfaitement semblable à celui de votre belle-mère. Ce n'est pas plaisant pour vous, n'est-ce pas ? Aussi, vous vous promettez bien qu'à la prochaine rencontre... mais vous ne le revoyez plus et vous l'oubliez. Les élections arrivent : pendant un discours vous tournez la tête, et vous apercevez, quoi ? Le nez de votre belle-mère : c'est votre homme. Vous allez vous placer près de lui, par hasard, bien entendu. Lui ne vous connaît pas et ne se doute de rien. Avec le nez de votre belle-mère, il ne peut pas être pour le même candidat que vous, cela va de soi. Son candidat monte sur le husting. Il se met à frapper des mains, à crier, à s'agiter, pendant que vous gardez un calme imperturbable. Puis, c'est le vôtre qui arrive. Vous applaudissez avec frénésie, des mains et des pieds, en ayant soin de rencontrer sous ces derniers ceux de votre ennemi. Il s'écrie dans un spasme de douleur : "Prenez

donc garde, mille tonnerres !" Mais vous continuez de plus bel sans l'entendre. Puisqu'il a le nez de votre belle-mère, il n'a pas l'âme endurante, vous comprenez. Il vous dit avec colère : "Triple sot." Tous vos voisins peuvent certifier que vous ne lui avez pas même adressé la parole. Vous lui intentez un procès, il perd, et vous recevez trois cents piastres pour son : triple sot... du moins, c'est ce que vous dites aux amis, mais vous ajoutez in petto : "Et pour son nez."

* * *

Autre cas. Vous avez un créancier qui est sur le point de vous poursuivre. Vous le rencontrez à une assemblée, et le hasard permet encore que vous soyez placé près de lui. Naturellement vous vous rangez de son parti.

Il frappe des mains, vous frappez encore plus fort que lui, il crie à tue-tête, votre voix couvre la sienne, vous l'enflamez d'ardeur. Il vous adresse la parole comme à un ami intime, ils vous fait une longue dissertation, vous prenez plaisir à l'écouter, vous approuvez tout ce qu'il dit, même vous renchérissez sur ses paroles. Puis vous sortez ensemble. Alors c'est le temps de lui dire : Monsieur, j'aurais bien voulu vous payer aujourd'hui, mais mes affaires ne vont pas bien, et je... Il ne vous laisse pas terminer votre phrase : "Allons, allons, vous me paierez quand vous pourrez." Puis il se remet à parler d'élections. N'est-ce pas un beau résultat ?

* * *

Maintenant, voyons le revers de la médaille. Vous aviez un ami intime. Les élections arrivent : vous choisissez votre candidat, lui choisit le sien. Dès ce moment, vous vous drapez tous deux dans le large manteau de l'inimitié. Ce résultat est le plus général. Il est déplorable, mais malheureusement on ne peut y remédier.

Je termine par cette remarque :

On dit que les richesses sont la source de bien des haines, permettez-moi d'ajouter que les élections en sont une source non moins inépuisable.

CARTOUCHE.

Montréal, 3 février 1890.

N.-B.—N'allez pas, Athos, oublier les élections, dans votre spirituel "Duelliste... délicat."

LES BEAUTÉS DU TÉLÉGRAPHE

Baptiste vient de recevoir une dépêche de Vancouver.

—C'est égal, fait-il, c'est une belle invention que le télégraphe ! Et comme cela va vite ! Quand je pense qu'il y a plus de 3000 milles d'ici à Victoria et que la colle de l'enveloppe est encore humide.

AUCUN RISQUE

Chez le barbier.

—Sapristi ! vous venez encore de me couper au menton. Si vous ne rasez pas mieux que ça, vous perdrez tous vos clients.

—Oh ! non, le patron ne me laisse raser que les passants !

UNE SI BONNE FAMILLE !

Dans un restaurant de la rue St Jacques, le vieux L... offre un verre à un confrère.

Au moment de payer, il tire de son porte-monnaie une piastre américaine.

—Bigre ! s'écrie l'ami, tu en as beaucoup comme ça ?

—Hélas ! non ! murmure L... en caressant la pièce. C'est une veuve sans enfants.

MOTS D'ENFANTS

Toto vient de se rendre coupable d'un affreux mensonge.

Maman le gronde :

—C'est très vilain de ne pas dire la vérité. Quand on est petit, on ne doit pas mentir.

Et Tommie, qui a deux ans de plus et pose à l'homme sérieux, ajoute. Regarde donc, moi, je ne ment jamais. Je mentiras seulement quand je sera grand.

Le petit Robert a toujours de mauvaises notes en arithmétique. Son père le conduit dernièrement dans une baraque de chiens savants.

—Tu vois, Robert, comme ce caniche sait bien compter. Cela ne te fait-il pas honte ?

—Oui, papa ; mais, maintenant, interroge-le un peu sur la géographie pour voir.

—Tu m'aimes bien ? dit à Lili sa grand'mère.

—Oui, je t'aime bien.

—Bien fort, bien fort ?

—Oui, bien fort.

—Pourrais-tu m'aimer encore plus ?

—Oui, si tu étais en sucre.

Un enfant très douillet a un bobo pour lequel on a la faiblesse d'appeler le médecin. Celui-ci ordonne à un domestique d'aller en toute hâte chez le pharmacien chercher certaine drogue.

—O mon Dieu ! fait l'enfant gâté, est ce qu'il y aurait du danger, monsieur le docteur ?

—Ah ! ma foi, j'ai grand'peur, réplique le médecin.

—Est-ce possible ?

—Oui, et même si le domestique ne se dépêche pas assez, il pourrait bien se faire que le remède ne fût inutile quand il me l'apportera.

—Inutile ? répète la mère au comble de l'effroi.

—Oui, sans doute, car le mal serait certainement guéri.

Le dîner tire à sa fin.

Tout à coup une odeur peu agréable se répand dans la salle à manger.

Monsieur fronce le sourcil, Madame regarde sévèrement hébé.

Ce dernier rougit un peu, puis hardiment :

—Papa, c'est le fromage. Je l'ai entendu !

LES MONTRES EN PAPIER

On a déjà utilisé de bien des façons le papier comprimé, mais on n'avait pas encore été aussi loin.

Un horloger de Dresde vient de trouver le moyen de faire une montre avec du papier soumis à une préparation spéciale.

Il paraît même, cette matière étant beaucoup plus facile à travailler que les métaux, qu'il est arrivé à simplifier énormément les rouages et à établir un mouvement bien moins susceptible de se déranger.

RIEN COMME LE CHAGRIN

Deux pâles voyous devant une affiche :

CANICHE NOIR PERDU

820 de récompense

—Tu devrais y porter celui que nous avons volé hier.

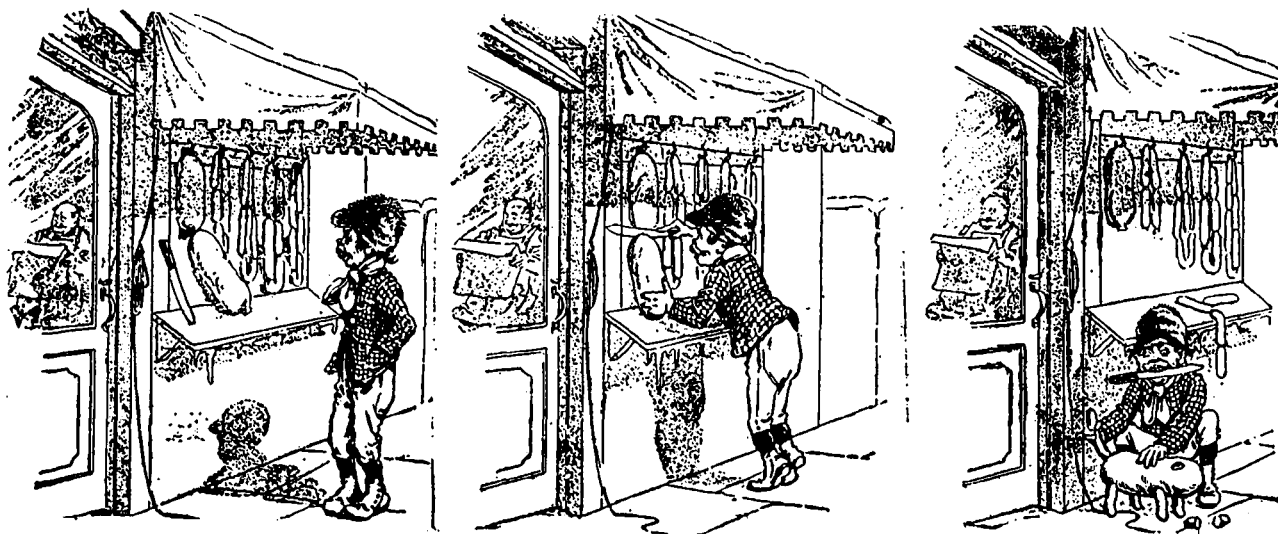
—Mais il est blanc !

—Ça fait rien, tu diras que c'est le chagrin !

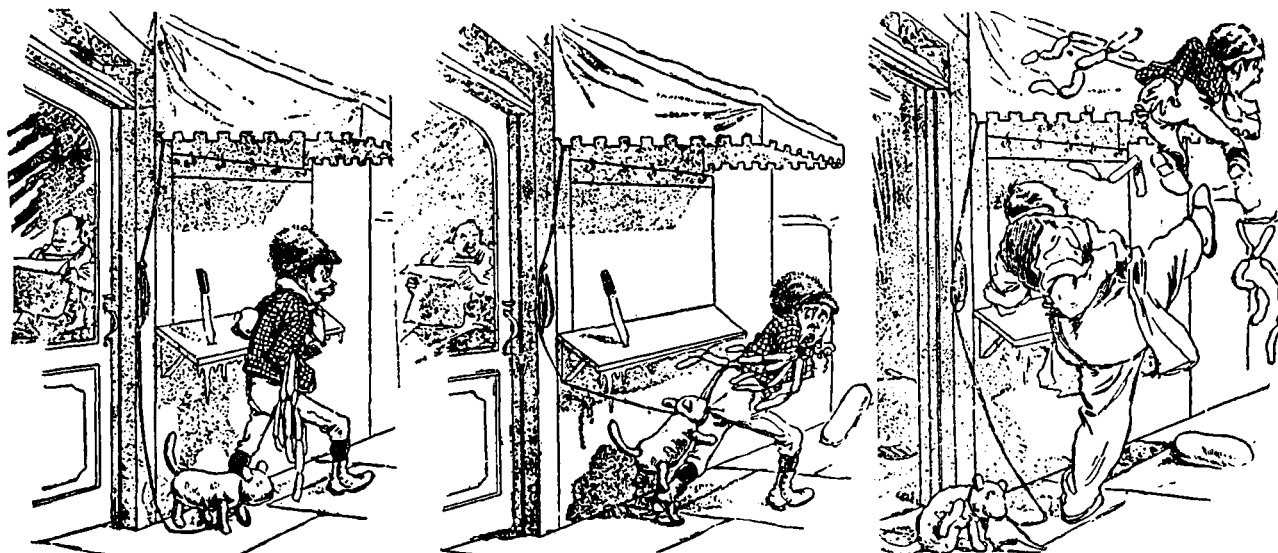
L'ORIGINE DE RIO-DE-JANEIRO

Rio-de-Janeiro est la capitale du Brésil. La baie au fond de laquelle elle est construite reçut le nom de Rio, ou rivière, du navigateur Martin Alfonso de Souza, qui crut d'abord y voir l'estuaire d'un grand fleuve, et il lui donna le nom de Janvier parce qu'il la découvrit le premier jour de l'année 1531. En sorte que la traduction du mot est Rivière de Janvier.

LES SURPRISES DE LA SCIENCE



I — Tommie. — J'ai toujours entendu dire qu'on ne doit pas attacher ses chiens avec de la saucisse.
 II — D'abord, je n'ai pas de chien ; mais c'est tout de même, de la belle saucisse.
 III — Je m'en vais faire un, moi, un chien.



IV — Mais un chien, ça s'attache très bien avec de la saucisse ! Viens-t'en mon vieux.
 V — Si ça n'était pas arrivé à moi-même, je n'aurais jamais cru cela.
 VI (En franchissant la haie). — Dites donc, vous ; j'aime la saucisse mais pas les pieds de cochon.

LES JOURNAUX DU MONDE ENTIER

Cette statistique démontre d'abord que la France n'édite pas la plus grande quantité de périodiques en Europe. Les Allemands ont cet honneur, l'Allemagne édite 5,500 feuilles périodiques, parmi lesquelles 800 sont quotidiennes. Les journaux de dogmes religieux, de cultes, de théories scientifiques foisonnent. Le plus ancien journal allemand est la *Gazette des postes* de Francfort, née en 1616 ; le plus répandu, le *Berliner Tageblatt*, n'est que de 55,000 exemplaires.

Après l'Allemagne, vient l'Angleterre qui édite 3,000 périodiques, dont 809 quotidiens. La France suit avec un nombre à peu près égale : il est officiellement de 2,819, dont un quart seulement est quotidien, bi ou trihebdomadaire.

L'Italie tient le quatrième rang : elle possède 1,400 journaux : 200 paraissent à Rome, 140 à Milan, 120 à Naples, 91 à Turin, 79 à Florence ; 170 de ces feuilles sont quotidiennes. Le plus ancien est la *Gazette de Gènes*, fondée en 1797.

1,200 journaux paraissent en Autriche-Hongrie ; 150 sont quotidiens.

Sur 850 feuilles, en Espagne, un tiers est périodique. Ce furent des aveugles qui colportèrent les premiers échantillons des gazettes appelées alors *relaciones* ; elles paraissaient à des époques indéterminées et prenaient souvent la forme de romances, que les aveugles chantaient et vendaient dans les rues.

La Russie ne possède que 800 journaux, dont 200 paraissent à Saint-Pétersbourg et 75 à Moscou. Une infinité de langues ont représentées dans la presse russe.

En Grèce, les journaux sont proportionnellement nombreux. Chaque bourgade en a un. Athènes en possède 54 qui sont quotidiens.

450 journaux voient le jour en Suisse. La Belgique et la Hollande fournissent un nombre à peu près égal de publications ; en Suède, en Norvège, en Portugal, la presse tient peu de place. Le mouvement du journalisme turc est assez actif.

En somme, l'Europe possède 20,000 journaux.

En Asie on ne trouve pas moins de 3,000 publications périodiques. La plupart paraissent au Japon et dans les Indes anglaises.

La Chine est peu féconde ; elle n'a que le *King-Pao*, journal officiel de Pékin.

Le Japon possède 1,500 journaux.

Il y a trois journaux français, l'un en Cochinchine, l'autre aux Indes, l'autre au Tonkin, l'*Avenir*, récemment fondé.

Dans le Belouchistan et l'Afghanistan, pas de journaux. En revanche, il y en a six en Perse.

En matière de presse, l'Afrique est déshéritée. Elle ne donne le jour qu'à 200 journaux, dont 30 publiés en Egypte et le reste dans les colonies européennes.

Mais, comme bien on pense, une large part revient à l'Amérique. Il y a, aux Etats-Unis seuls, 12,500 journaux, dont un millier sont quotidiens.

Le premier journal américain apparut à Boston, en 1704, sous le nom de *Boston News*. Après s'être fort peu développée jusqu'en 1700, époque à laquelle il n'y avait que 200 journaux, la presse des Etats de l'Union a fait des progrès rapides depuis le commencement de ce siècle. On comp-

tait, en effet, 1,630 journaux en 1840, et en 1860 leur nombre était de 4,000. On voit que, depuis lors, le chiffre est plus que triplé.

Il y a 700 journaux en Canada, dont grand nombre en français. A part le Mexique et le Brésil, où se publient une assez grande quantité de journaux, il ne nous reste qu'à citer la République argentine, dont la presse est représentée par soixante publications.

Un dernier détail sur le journalisme en Amérique. Il existe aux Etats-Unis 120 journaux administrés, édités et rédigés par des nègres. La plus ancienne de ces feuilles est l'*Elevator*, qui vit le jour à San Francisco, il y a dix-huit ans.

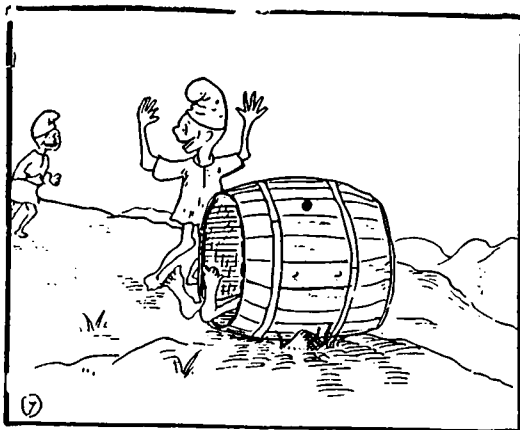
On ne trouve en Océanie que peu de journaux ; ils sont rédigés par les colons européens. Citons entre autres l'Australie, où il y a 700 feuilles, toutes en anglais, et les îles Sandwich, dont la capitale est Honolulu, qui possède 8 journaux 5 en anglais et 8 en hawaïen.

On a calculé, étant connue la population du globe, qu'il existe un journal pour 82,605 individus.

PROJECTILES RETROGRADES

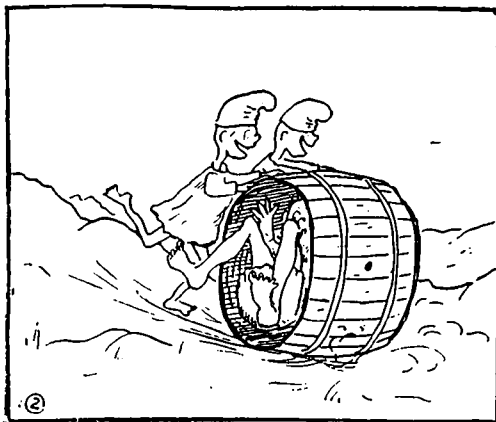
On a fait dernièrement de fort curieuses expériences avec des projectiles dits rétrogrades ; il s'agit de les lancer de façon à les faire revenir, non pas précisément à leur point de départ, mais au moins dans le dos des ennemis au-dessus de la tête desquels ils auraient été lancés, si bien que ces ennemis, placés derrière un parapet, n'y seraient plus à l'abri. C'est à un capitaine de l'artillerie française qu'est due la conception des projectiles rétrogrades, appelés peut-être à jouer un grand rôle dans les guerres futures.

UN PETIT ACCIDENT



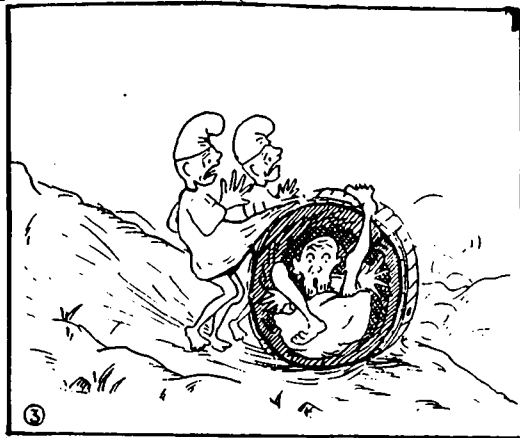
I

Gugusse, à Tommie).—Viens ! une bonne farce.



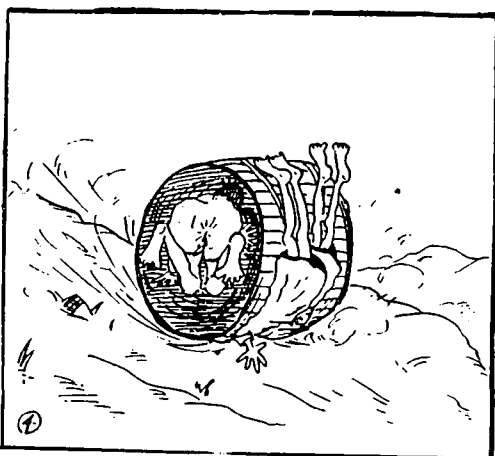
II

—Laisse crier. Tourne toujours.



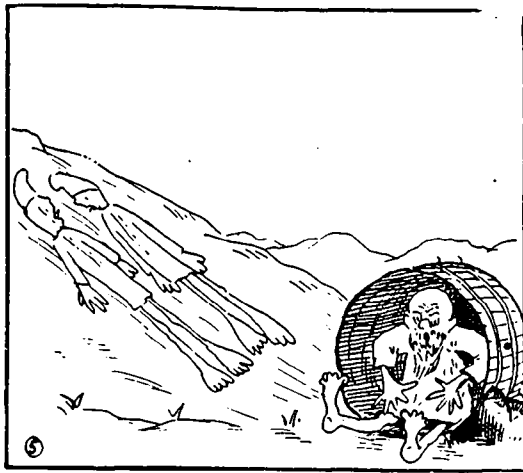
III

—Tonnerre ! ma chemise est prise !



IV

Tommie.—La mienne aussi !



V

Le tramp, (dans son tonneau).—Allons ! qu'est-ce qu'il y a donc de démanché ?



VI

—Quoi ! Rien que cela ! Ces pauvres diables !

NAIVETÉS D'UN ROUÉ.

Voici une jolie anecdote sur Ulbach, le romancier-journaliste, mort l'an dernier.

C'était au commencement de 1867, à la veille de l'Exposition universelle. Tous les grands écrivains de Paris travaillaient alors, sous les auspices de M. Louis Ulbach, à l'édification du *Guide de Paris*.

Michelet se présente un jour au bureau de M. Louis Ulbach.

—Eh bien, cher historien, lui dit ce dernier, maintenant que tout est convenu quant à la rédaction, si nous parlions un peu des conditions pécuniaires ? Fixez vous-même le prix.

—Oh ! ne parlons pas de moi, répond Michelet.

—Mais encore...

—Laissons cela !... Seulement, je vous recommanderai Quinet.

—Ah oui ! Quinet...

—Vous savez qu'Edgar est un grand philosophe, un penseur, un écrivain illustre, un maître.

—Je connais son talent.

—Ce n'est pas du talent, c'est du génie.

—Je me garderai bien de vous contredire.

—Eh bien ! je voudrais que Quinet fût bien traité.

—Il le sera.

—Je dis largement... sur le même pied que Hugo.

—Hugo ! Y pensez vous ?

—Oui, certainement. Edgar n'est pas apprécié des masses, qui ne le comprennent pas suffisamment. ..., mais c'est une riche nature philosophique, songez-y !

—J'y songe bien, mais Hugo a un nom exceptionnel.

—Celui de Quinet grandit tous les jours.

—On le paye très cher, Hugo.

—Faites cela pour moi.

—Allons, ce sera difficile ; mais puisque vous y tenez, je ferai tous mes efforts pour l'obtenir.

—Cela dépend de vous.

—Eh bien ! ce sera fait.

—Merci, vous rendez justice à Quinet. Je ne l'oublierai pas.

Là-dessus, Michelet prit sa canne, son chapeau, et congé de M. Ulbach.

Il alla jusqu'à la porte. Et, au moment de sortir, il s'arrêta tout court.

—Ah ! vous savez, dit-il, quant à moi... ce sera comme Quinet.

Et il sortit laissant M. Ulbach ébahi.

CURIOSITÉS DES NOMS DE BAPTÊME

Il nous est tombé sous la main, dernièrement un petit volume tout ce qu'il y a de plus farce ; c'est intitulé : " Prénoms pouvant être inscrits sur les registres de l'Etat civil destinés à constater les naissances, conformément à la loi au 11 germinal, an XI, 1er avril 1803). Ouf !

L'Angleterre, la Suisse, l'Amérique et une foule d'autres nations policées jouissent paisiblement de la liberté du prénom, qui va même parfois chez elles jusqu'à la licence sans qu'il en résulte de graves inconvénients pour les mœurs ou pour la tranquillité publique ; les noms de famille des personnages illustres de toutes les époques et même les substantifs communs qui désignent des objets familiers, servent parfois, concurrentement avec les saints du calendrier, à prénommer les enfants des deux sexes ; il y a de jeunes misses qui s'appellent Semouline-Litré-Adélaïde X..., ou Clara-Barthélemy-Saint-Hilaire-Adélaïde Y..., ou Jenny-Machine-à-Coudre-New-Home Z... et elles n'en trouvent pas moins à faire de beaux mariages. Soyez assurés que, parmi les jeunes Américains qui verront le jour cette année, plus d'un recevra le prénom sonore et d'excellent augure de Tour-Eiffel ou même de Fontaine-Lumineuse.

L'opuscule n'est pas, à proprement parler, un document officiel, mais plutôt un aide-mémoire destiné à faciliter la tâche des magistrats muni-

cipaux, qui, eussent-ils autant de mémoire que Pic de la Mirandole, ne pourraient évidemment jamais arriver à savoir couramment la liste des prénoms reconnus par la Loi. Ne vous imaginez pas cependant que la lecture de ce recueil soit aussi fastidieuse que celle de la plupart des ouvrages similaires ; elle a le rare mérite de joindre à l'utilité l'agrément le plus irrésistible, et je vous défie d'en parcourir quelques feuillets sans céder à l'éclat de rire d'une gaieté saine et de bon aloi.

Vous le reconnaîtrez sans doute quand vous saurez qu'on y a relevé au courant de la plume les appellations que voici :

Ké, Ké, Ou, Eleuthère, Utaldesque, Verbourg, Vestine, Viole, Visse, Sissetrude, Saule, Sabigothon, Quartille, Quitère, Potentielle, Pantagape, Mogoldobonoro, Pipe, Ours, Rigolot, etc.

Telle est la loi ; vous ne sortez pas de la légalité en appelant votre fille Zé-Ubaldesque-Viole et votre petit dernier Mogoldobonoro, si vous ne trouvez pas que ce soit un peu long pour les cas où il y a urgence, quand, par exemple, on sera obligé de lui dire :

Mogoldobonoro, mets pas tes doigts dans ton nez !

UN NOUVEAU PAVAGE

Après avoir creusé le sol à une certaine profondeur, on commence par poser une couche de béton, puis une couche d'asphalte. Sur cette fondation, on aligne des rangées de petits cadres en fonte, dont chacun se compose d'une colonnette de section cruciforme et à base circulaire. Les cadres forment une série de vides rectangulaires dont chacun reçoit un pavé en bois. On verse dans les joints du brai chaud qui fait, de tout cet ensemble, une seule masse.

C'est à Sheffield (Angleterre), que ce pavage a été expérimenté. Mais les essais qui ont été pratiqués n'ont pas été assez prolongés pour être concluants. Et puis reste à savoir quel est le prix de revient de ce pavage.

LE SAMEDI
NOS CHERIS



Une romance pour la fête à papa.

LA PUISSANCE DES PLANTES

La puissance mécanique des plantes en végétation a été l'objet d'observations nombreuses et variées.

Il y a quelques années, on a fait en Angleterre des expériences intéressantes, d'où il résulte qu'une citrouille peut en se développant, soulever un poids de quatre mille livres et supporter pendant dix jours sans en souffrir un poids de 5,000 livres.

Une betterave introduite dans un drain de terre cuite de 9 lignes de diamètre a facilement fendu dans le sens de la longueur cette cuirasse, qui faisait obstacle à sa croissance.

Les racines des arbres en grossissant soulèvent des pavés et mêmes de lourdes roches.

Les champignons, dont le tissu est pourtant bien spongieux, déploient également une grande force dans cette lutte pour l'existence. Ainsi, on aurait constaté en Angleterre qu'un *Agaricus arvensis* aurait soulevé, pour se développer, une pierre mesurant 42 pouces de longueur sur 28 pouces de hauteur, ce qui représente un poids considérable.

Tout récemment, M. N. Gréhan a cherché à mesurer la pression exercée par des haricots que l'eau fait gonfler.

A cet effet, des haricots furent placés dans une bouteille à mercure. Au milieu, on introduisit un tube de cuivre qui amenait l'eau pour imbibber les graines et une ampoule de caoutchouc remplie d'eau fixée à l'extrémité d'un tube de cuivre soudé à un manomètre de Bourdon. La pression exercée par les graines a atteint quatre atmosphères dans une expérience et cinq atmosphères dans une autre expérience.

GRANDEUR D'ÂME

Recorder.—Pourquoi avez-vous été condamné précédemment ?

Prisonnier.—Pour larcin.

Recorder.—Pour combien de temps avez-vous été condamné ?

Prisonnier.—Pour six ans.

Recorder.—Honnêtement, là ; si vous aviez votre vie à refaire, prendriez-vous le même chemin ?

Prisonnier.—Non, pour sûr ; j'aurais le soin de faire disparaître tous les témoins.

LES AVANTAGES DE LA CÉCITÉ

Le Recorder, (à une vieille fille.)—Quel est votre âge, madame ?

La vieille fille, (se donnant des airs.)—J'ai vu vingt-cinq printemps, Votre Honneur.

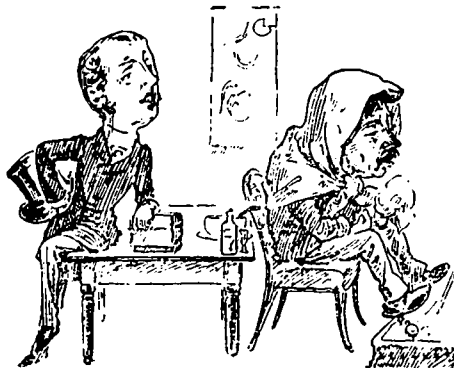
Le Recorder.—Et depuis combien de temps ne voyez-vous plus clair ?

BIZARRERIES D'EXPRESSIONS.

On dit d'un fauteuil à l'autre, au théâtre :
—La voix de ce ténor est d'un bien beau timbre."

—Et l'autre répond : Oui, mais l'artiste manque de cachet."

UNE RUDE DIFFÉRENCE



I

Alfred va porter des consolations à son ami Joseph malade de la grippe.—Ne fais donc pas la femmelette ! Après tout, ce n'est qu'un rhume de cerveau !



II

Alfred malade à son tour reçoit quinze jours après la visite de son ami Joseph.—Mais, vois-tu ; mon cas est différent : moi, c'est le rhume d'estomac !

EFFECTIF DES ARMÉES EUROPÉENNES
SUR LE PIED DE GUERRE

(Quand les lois militaires actuelles auront produit leur effet.)

Allemagne.....	6,400,000 hommes.
Angleterre.....	1,200,000
Autriche-Hongrie.....	3,000,000
France.....	6,200,000
Italie.....	3,000,000
Russie.....	6,500,500

Tot des 6 grand' puissances 26,300,000

Belgique..... 200,000

Bulgarie..... 80,000

Danemark..... 80,000

E-pagne..... 900,000

Grèce..... 200,000

Hollande..... 80,000

Montenegro..... 100,000

Portugal..... 160,000

Roumanie..... 260,000

Serbie..... 150,000

Suède et Norvège..... 200,000

Suisse..... 250,000

Turquie..... 1,000,000

Total de ces 13 États... 3,660,000 hommes.

Ensemble..... 29,960,000 hommes.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.
EFFECTIF DE GUERRE

Armée régulière et milice réunies : 8,500,000 h.

LA CHINE

Hommes instruits ou pouvant porter les armes : 10,000,000 d'hommes.

LE JAPON

Armée régulière et hommes pouvant porter les armes : 1,000,000 d'hommes.

QUAND ON EST SI BIEN ENSEMBLE, ETC. !



La Grippe a bien voulu nous laisser sa photographie avant de partir.

PAGE OUBLIEE

M.^{de} Rochefort, avant de perdre la pureté de son âme, avait parié la langue des Dieux : le lanternier de l'avenir adressait ses premiers vers à la Vierge Marie. Rochefort avait vingt-quatre ans, quand il essayait d'enlever, avec cette production pieuse, l'églantine d'argent des Jeux Floraux, laquelle était d'une valeur de soixante francs.

Voici l'œuvre en question : elle vaut la peine d'être citée :

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge par l'amour.

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime.
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême.
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière,
Le genre humain courbé t'invoque la première.
Ton spectre est de rayons, ta couronne est de fleurs.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie ! Et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs.

UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

A propos de l'horrible fait d'un perroquet qui, par jalousie, a crevé les yeux d'un enfant, nous recevons la lettre suivante :

" Monsieur,

" Vous racontez que deux aras ont déchiré à coups de bec la figure d'un enfant dans son berceau. Vous avez exposé le fait sans en expliquer les causes, que vous ignorez peut-être.

" Le perroquet est d'une nature atrocement jalouse, et les nègres de la côte occidentale d'Afrique disent : Jaloux comme un *papagayou*.

" Lorsque le perroquet aime son maître ou sa maîtresse, il ne supporte pas le partage des caresses. Il y a quelques années, une jeune fille de nos connaissances se maria avec un architecte, M. O... Elle avait un perroquet qu'elle aimait beaucoup avant son mariage.

" Un jour de la lune de miel, les deux jeunes gens causaient d'un peu près, lorsque soudain l'oiseau, témoin de cette petite scène intime, s'élança de son perchoir, fondit sur M. O... et lui creva l'œil droit.

" Agréez, etc."

La pauvre mère aussi avait trop embrassé son enfant devant son perroquet !

CHARITÉ FÉMININE

I

— Voyez donc avec quel air satisfait Edmire savoure ses huîtres. Parait-elle contente d'elles !
— Dites tout simplement... qu'elle se gobe !

II

Une dame rencontre une de ses amies chez un marchand de quincaillerie :
— Qu'est-ce que tu fais ici ?
— Je voudrais acheter une cage à serins.
— Tiens ! tu te mets dans tes meubles ?

PRONOTISCES ET PRÉDICTIONS

Selon que nos vieillards ont dit,
Si le soleil se montre et luit
A la Chandeleur (2 février), croyez
Qu'encore un hiver vous aurez.

A la Chandeleur
La neige est à sa hauteur

A la Chandeleur
L'hiver reprend ou meurt.

A la fête de saint Blaise (3 février)
Le froid de l'hiver s'apaise ;
S'il redouble et s'il reprend,
Bien longtemps après il se ressent.

Prenez bien garde au lendemain
De saint Blaise (3 février) s'il est serein,
Car cela présage une année
Toute fertile et fortunée ;
S'il neige ou pleut sera cherté,
S'il fait brouillard mortalité,
S'il fait vent nous verrons que mars
Fera voler son étendard.

Si le 12 février le soleil éclaire les pommiers
couverts de neige, bonne récolte de pommes.

Si le soleil rit le jour de la Ste Eulalie (12 fév.)
Il y aura pomme et cidre à folie.

Séverin, Valentin, Faustin (14 février)
Font tout geler sur leur chemin.

Si février ne chevrotte,
Mars vient après qui marmotte.

Le 28 février, beau ciel, bon an.
Beau ciel à la Saint-Sever
Promet bon an sur terre.

Si mars commence en courroux
Il finira tout doux.

THÉÂTRE ROYAL

La troupe de Lilly Clay, qui joue cette semaine au Théâtre Royal, a un succès sans pareil. Excellents acteurs, riches décors, brillants costumes, effets de scènes grandioses, enfin, tout est attrayant. Aussi il y a eu foule tous les soirs. L'auditoire n'a cessé d'applaudir. C'est dire que les acteurs ont été accueillis avec enthousiasme.

Samedi, dans la matinée et dans la soirée, il y aura deux splendides séances. Les amateurs feront bien d'en profiter.

La semaine prochaine, on jouera deux beaux drames au Royal, dans lesquels le célèbre artiste Wallick, tiendra les premiers rôles. Lundi, mardi et mercredi de la semaine prochaine on jouera "The Bandit King," et jeudi, vendredi et samedi "Sam Houston." Ces deux drames auront grand succès.

Nous félicitons le Royal de son esprit de progrès. Le public lui en est grandement reconnaissant.

MEMOIRE COURTE

Un groupe s'est formé autour d'une petite fille de deux ou trois ans qui, égarée, pleure silencieusement.

En vain demande-t-on à l'enfant son adresse et son nom. Elle ne répond à personne.

Mais M. Prudhomme, qui s'est approché du groupe, essaye d'être plus persuasif.

— Voyons, mon enfant, comment vous appelez-vous ?... Rappelez-vous... Il n'y a pourtant pas longtemps qu'on vous a baptisée !

DIFFERENCE INDISCUTABLE

On est au printemps.

— Je suis venu vous prendre pour étrener mon landeau.

— Merci, je suis à vous.

Rendus au bois :

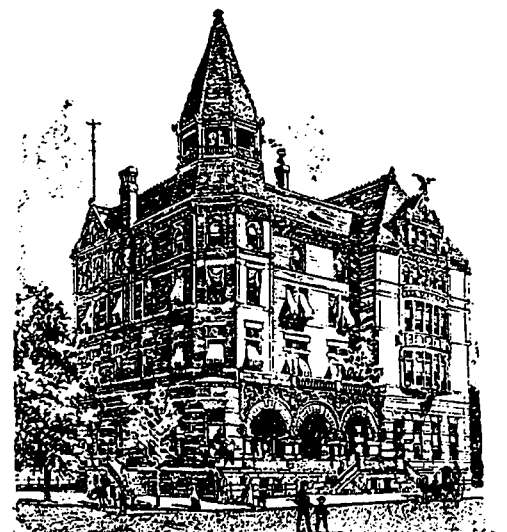
— Quelle splendide journée ! Les arbres sont en fleur... ces lacs, ces petites allées, c'est vraiment délicieux. *Je ne connais pas Londres*, mais quelle différence avec Paris !

A quelque Chose la Grippe est Bonne

LA RÉSIDENCE DU MÉDECIN



Avant la Grippe.



Après la Grippe.

UN DINER GATE



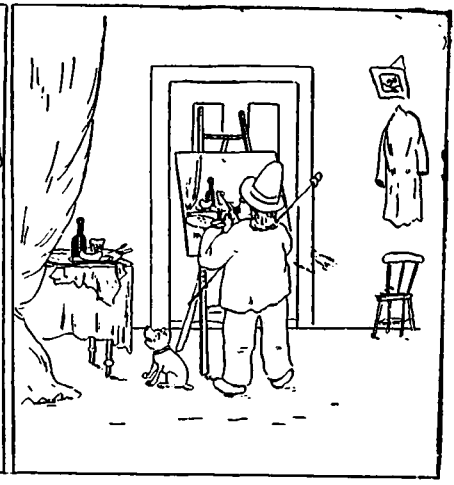
I

M. du Pinceau (un artiste).—Céleste, mon dîner.



II

Céleste.—Voilà monsieur ; du mou de veau superbe.



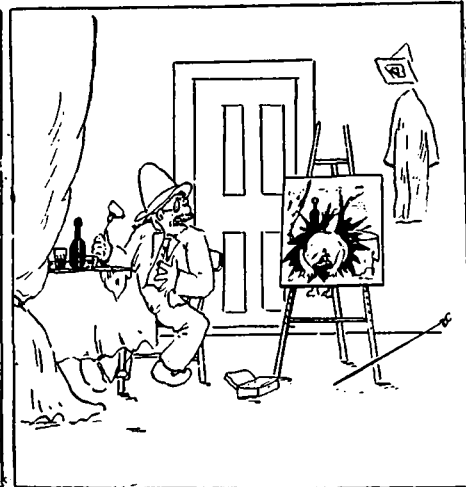
III

M. du Pinceau.—Tiens, tiens, tiens ! Je vais te peindre tout ça. Ça sera un chef d'œuvre.



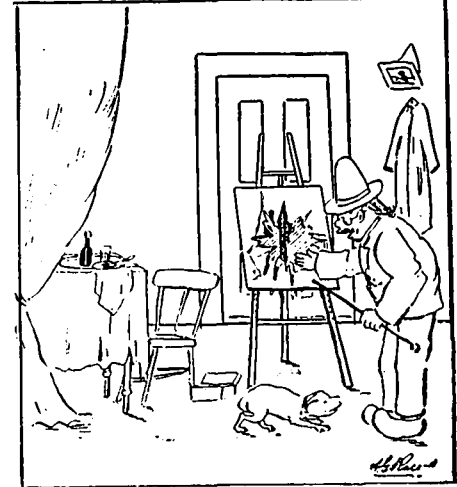
IV

—Et maintenant que c'est fait au naturel, cassons la croûte.



V

Pendant ce temps-là, Fido qui se sentait en appétit, a mordu où il a pu.



VI

M. du Pinceau.—Voilà l'hommage rendu au talent.

ORIGINES DE L'ALPHABET

- A. Par une chance sans égale,
L'A doit sa naissance à l'amour,
Car chacun sait que certain jour,
Hercule fêta l'A... près d'Omphale.
- B. Ce n'était—suis-je donc benêt !
Pas urgent que je vous l'apprise :
Chacun en parlant de Jocrisse,
Dit toujours de lui le B naît !
- C. Pour le C, pas besoin qu'on beugle
Quelque conte mal inventé.
Le premier cas de C cité
Appartient au premier aveugle.
- D. Un navigateur, le premier,
Trouva le D, la chose est sûre,
Car un marin ne s'aventure
Jamais sur la mer sans son D.
- E. Un potier, dans son humeur brusque,
Brisant un vase mal tourné,
S'écria : "Le vieux pot fêta... L'E..."
L'E nous vient donc d'un vase étrusque.
- F. Jusqu'aux Saladins tant chantés,
De l'F remonte l'origine ;
On vit en pleine Palestine
L'F naître au milieu des croisées.
- G. Le G n'est pas blanc, ça s'explique :
Le soleil lui grilla la peau ;
S'il a le trait d'un moricaud,
C'est qu'on trouva l'G en Afrique.
- H. L'H ne fait plus question :
Son nom seul au Rhône l'attache,
Puisque l'on appelle père H
Son faubourg natal à Lyon.
- I. Quand la vache Io, grasse et blonde,
A Jupiter donna son lait,
Dans l'Olympe alors apparaît
La première lettre I du monde.
- J. Le J, l'on ne m'en a rien dit,
Mais il dut paraître sur terre
Sur une pierre tumulaire ;
Car c'est là qu'on trouva six J.
- K. K précéda le maquillage :
Prenez un très vilain vieillard,
Faites-le jouer au billard ;
Vous verrez que K rend beau l'âge.
- L. D'être fille d'un criminel
La lettre L n'est point accusée :
Les filous, chose bien prouvée,
N'ont pas besoin d'aile pour voler.
- M. De l'Egypte,—c'est authentique,
L'M nous vient du temps où là-bas
Les anciens adoraient les chats ;
L'M y naît, la chose est logique.
- N. On m'assure que l'N a pris
Naissance dans une bataille ;
Pourtant cent fois sous la mitraille
En déroute on vit les N mis.
- O. C'est l'O qui préside au programme
De maint journal partout vanté :
L'O fils de la publicité
Y fait l'annonce de la réclame.
- P. Dangereuse est la lettre P
Et d'un maniement difficile,
Car qui se sert, dit l'Évangile,
Des P périra par les P.
- Q. Cette lettre, de race antique,
Dut naître chez un monnayeur :
De nos jours encore le changeur
Des Q d'or orne sa boutique.
- R. Sur l'R nos illustres savants
Sont tous d'accord, il faut le croire ;
Car c'est Jean de Meung, dit l'histoire,
Qui dut inventer l'R au Mans.
- S. Homère, ce dieu de la Grèce,
Errant aveugle et sans soutien,
Afin de mieux suivre son chien,
Le premier se servit de l'S.
- T. Je ne peux l'avoir inventé,
Car tout le monde, j'imagine,
Sait ou doit savoir que la Chine
La première importa le T.
- U. Cette lettre, le fait est rare,
A des papas cent mille et plus,
Puisqu'on déclare père d'U
Tous les objets que l'on égare.
- V. C'est un antique pâtissier,
Si ma mémoire n'est point courte,
Qui mit à sa première tourte
La pâte pour faire le V.
- X. Un nommé Culpa, d'aventure,
Créa l'X, le fait est certain,
Si vous lisez saint Augustin,
Culpa fait l'X ! dit l'Écriture.
- Y. Pour abriter griffes et bec,
L'Y naît parmi les Hellènes,
Et toute hirondelle... d'Athènes
Doit se loger dans un nid grec.
- Z. Pour appliquer tous ses remèdes,
Un docteur de la Faculté,
Par trop de travaux éreinté,
Un beau jour inventa les aides.

LES POISONS HUMAINS

Le dix-neuvième siècle ne sera pas seulement le siècle de la vapeur et de l'électricité, ce sera aussi le siècle des révolutions médicales. On peut dire, en effet, que les découvertes en médecine se succèdent avec la même rapidité que les découvertes qui se sont produites dans le domaine de l'électricité.

Ainsi, il y a quelques années à peine qu'on parle des microbes, comme étant la cause de bien des maladies ; la découverte de Pasteur concernant la vaccination contre la rage est encore toute récente, et voilà maintenant qu'on nous signale et qu'on nous décrit de nouveaux ennemis de l'espèce humaine, jouant un rôle dans la production de toutes les maladies, comme dans la grippe par exemple. Ces ennemis, qui avaient échappé jusqu'ici à l'œil armé du microscope et qui s'étaient dérobés à toutes les analyses des chimistes, ces ennemis d'un nouveau genre ne sont autres que les *poisons* que l'homme fabrique lui-même dans ses organes, dans ses humeurs.

Plus d'une de nos lectrices se révoltera sans doute à cette idée que ses humeurs, c'est-à-dire son sang, sa bile et toutes les eaux qui s'exhalent de la peau, sont constamment empoisonnés, que sa santé, sa vie même sont sans cesse menacés par la production incessante de ces *venins humains*, tout aussi redoutables que ceux des reptiles les plus dangereux.

Ces vues nouvelles, tout étranges qu'elles paraissent, ne sont cependant qu'une réminiscence des traditions de l'ancienne médecine, qui attribuait une importance extrême à la viciation des humeurs. On en riait encore il y a quelques années, aujourd'hui il nous faut rendre justice à la clairvoyance des Hippocrate et des Galien.

Où, nous nous empoisonnons sans trêve ni cesse et nous sommes condamnés, pour vivre, à détruire et à rejeter continuellement ces poisons dont nous sommes les auteurs inconscients.

Un savant professeur de la Faculté, le professeur Bouchard, a mis ces faits en pleine évidence, grâce à la docilité des lapins qui ont servi à ses expérimentations. Pauvres lapins ! Les fusils des chasseurs devraient bien les épargner ; ils rendent tant de services aux savants.

Donc, si l'on injecte un peu d'urine humaine dans les veines d'un lapin, l'animal est foudroyé comme s'il avait été mordu par un serpent à sonnettes. Par différentes déductions, on arrive de même à établir qu'un homme rend, en 52 heures, par ses urines une masse suffisante pour tuer un autre homme du même poids. Vous ne vous attendiez pas à cela. Eh bien ! ce n'est rien encore. En matière d'empoisonnement notre bile peut rendre bien des points à toutes les autres humeurs. Pour tuer un lapin, 1/5 d'once de bile sont suffisants ; et nous rendons en huit heures assez de bile pour empoisonner une personne adulte.

N'est-ce pas le cas de dire que "l'homme n'a pas de pire ennemi que lui-même ?"

Voyez quelles conséquences on peut tirer de ces faits. Quelles perspectives pour les empoi-

sonneurs de l'avenir ! Inutile de se procurer du phosphore ou de l'arsenic, puisqu'on possède en soi-même assez de venin pour se débarrasser des gêneurs.

Mais, nous direz-vous, tout cela vous ne l'avez expérimenté que dans vos cornues ou sur de pauvres animaux inoffensifs, à qui vos nouveaux poisons réservent de nouveaux tourments.

C'est ce qui vous trompe, aimable lecteur. Si vous n'avez pas eu l'occasion de peser ces poisons dans la balance, vous avez certainement observé plus d'une fois par vous-même leurs effets capricieux. Quelques exemples suffiront à vous convaincre en effet que, comme d'autres font de la prose sans le savoir, vous avez été le témoin inconscient, sur vous-même ou sur d'autres, de ces empoisonnements, au sujet desquels nos juriconsultes n'ont pas encore légiféré.

D'abord à qui n'est-il pas arrivé d'avoir, au moins une fois dans sa vie, éprouvé les effets d'une bonne indigestion ? On n'est pas conquis pour cela. Vous connaissez certainement les méfaits attribués au homard, à différents poissons, aux moules, aux fraises et nous en passons des meilleurs. A la suite d'un excellent repas, avec ou sans accessoires, vous avez sans doute parfois éprouvé des symptômes absolument semblables à ceux d'un empoisonnement, tandis que vos voisins continuaient paisiblement leur digestion en savourant un Partagas ou une pipe de caporal. Ces phénomènes, fréquents chez les uns, ne s'observent jamais chez les autres ; ils dépendent de la formation subite de poisons dans l'organisme, sous l'influence d'une mauvaise digestion. L'urticaire même, cette éruption de la peau qui se produit chez certaines personnes toutes les fois qu'elles mangent du poisson, des fraises, etc., n'est que le résultat d'une fabrication spontanée de poisons dans nos humeurs.

Déjà du temps de Voltaire on avait été frappé des symptômes généraux accompagnant les mauvaises digestions et le philosophe disait : " L'indigestion est un véritable empoisonnement. " La morale est qu'il ne faut pas en abuser.

Toutes les personnes qui ont l'estomac malade et digèrent mal éprouvent des phénomènes divers du côté du système nerveux, résultant d'un véritable empoisonnement causé par une série de digestions imparfaites. Le vertige de l'estomac n'a pas d'autre cause. Evitez surtout de trop charger votre estomac, de faire des repas trop copieux, car la *dilatation de cet organe*, de plus en plus fréquente de nos jours, résulte du surcroît de travail qu'on lui impose. Quand l'estomac est dilaté, les aliments sont mal digérés, et l'on est sujet à une foule d'accidents, de douleurs, prenant les formes les plus bizarres : c'est le poison qui fait des siennes. Rappelez-vous donc que *quand l'estomac va, tout va*.

Les personnes *trop échauffées* sont exposées aussi à bien des troubles nerveux. On dit même d'un homme acariâtre qu'il a *l'humeur constipée*. L'aliénation mentale, la folie, est souvent liée à cette disposition fâcheuse des intestins.

Vous voyez bien que vous avez observé les effets de votre venin et de celui de vos amis.

Nous allons poursuivre ensemble nos expérimentations, si ces premières observations n'ont pas suffi à vous convaincre. C'est la bile, le fiel, qui nous servira maintenant de pierre de touche. Le langage populaire est rempli d'allusions à la bile. On *se fait de la bile*, on est *atrabilaire*, l'écrivain distille du *fiel* avec sa plume, enfin la *mélancolie* (bile noire) est une forme de la folie.

L'esprit populaire n'est pas si mal avisé en faisant jouer un rôle à la bile sur l'état de nos esprits.

D'une manière générale, la bile doit être mise en cause dans bien des états maladifs encore obscurs. Nous avons dit qu'elle était saturée de poisons. Il suffira donc que la sécrétion de la bile soit encombrée, pour que ces poisons restent dans le sang et provoquent des troubles nerveux de différents ordres.

Nous pensons avoir soulevé un coin du voile qui nous masque encore tant de phénomènes dont nous sommes le théâtre ; plus d'un de nos lecteurs nous en saura gré, nous l'espérons.

Mais ces données seraient incomplètes si nous n'ajoutions quelques considérations sur la guérison des maladies causées par les poisons, les *auto-intoxications*, comme dit l'Académie.

Les anciens attribuaient déjà un grand nombre de maladies à la viciation des humeurs, à leur rétention dans le corps humain et, pour faciliter l'expulsion des principes morbifiques de ces humeurs, ils avaient imaginé de créer de toutes pièces une sorte d'émonctoire artificiel, constitué par une suppuration permanente, entretenue sur un point de la peau, devant entraîner incessamment les principes nuisibles se formant dans le sang.

On s'est moqué longtemps de ces prétendues billevées, et, par un juste retour des choses humaines, on reconnaît aujourd'hui l'importance de ces vieilles traditions.

On peut dire que toutes les maladies, sans exception, ou bien sont *Causées* soit par un microbe, soit par un poison engendré par nos organes ou par les microbes, ou bien sont *entretenues* plus ou moins par ces microbes ou par ces poisons, pour peu qu'elles tendent à se prolonger.

Pour ne parler que des poisons du corps humain, dans un grand nombre de cas, l'état maladif est produit par un surcroît de poisons dans nos humeurs, poisons que les émonctoires naturels ne suffisent plus à rejeter au dehors.

N'est-il pas alors tout indiqué d'entretenir sur un point de la peau une suppuration artificielle, capable de suppléer les fonctions biliaires ?

CONCOURS D'ANIMAUX GRAS

Entendu dans un auberge de campagne :

Un voyageur se plaint d'avoir été pendant toute la nuit dévoré par les insectes.

— Dites-donc, savez-vous qu'elles sont belles, par ici, les punaises ?

L'aubergiste, avec un ton de douce satisfaction :

— On me les a demandées pour les exposer au concours d'animaux gras ?

LA SAISON DES FÊTES



I — Viens prendre quelque chose.

II — Après tout, nous ne sommes pas des esclaves.

III — Tonnerre, pincés !

IV Elles. — Ah ! mes porcs ! marchez à la maison !

PROPHÉTIES POUR L'ANNÉE 1990

(Par l'astrologue du SAMEDI)



Le dernier des sauvages, en 1990.—Hélas ! Il ne me reste plus un pouce de terre ; je suis obligé de me réfugier dans les airs, où je me suis préparé un linceuil.

Le dernier des canadiens français.—Hello ! Attends-moi ; je pars avec toi ; les McCarthy m'ont tout ôté.

MA FEMME VA AU BAL

Madame.—Ah ! que c'est gentil d'arriver de bonne heure ! (*Regardant sa pendule.*) Six heures moins un quart. Mais comme tu as froid, mon pauvre ami, tes mains sont glacées ! viens t'asseoir près du feu. (*Elle met une bûche dans la cheminée.*) J'ai pensé à toi toute la journée. Obligé de sortir par un pareil temps, c'est cruel ! —As-tu fait tes affaires ? es-tu content ?

Monsieur.—Très content, chère petite. (*A part.*) Je n'ai jamais vu ma femme aussi aimable. (*Haut, prenant le soufflet.*) Très content, très content, et j'ai une faim !—Bébé a-t-il été gentil ?

Madame.—Tu as faim ! tous les bonheurs à la fois. Bravo ! (*Appelant.*) Marie, prévenez à l'office que monsieur veut dîner de bonne heure. Qu'on soigne ce que vous savez, et un citron.

Monsieur.—Des mystères ?

Madame.—Oui, Monsieur, je vous ménage une petite surprise, et j'aime à croire que vous en serez ravi.

Monsieur.—Voyons ta surprise.

Madame.—Oh ! c'est une vraie surprise... Comme tu es curieux ! voilà déjà tes yeux qui brillent. Si je ne te disais rien pourtant !

Monsieur.—Eh bien ! tu me briserais le cœur.

Madame.—Tiens, je ne veux pas t'impatienter. Tu auras ce soir à dîner des huîtres en coquilles et un... perdreau. Suis-je gentille ?

Monsieur.—Des huîtres et un perdreau ! tu es un ange. (*Il l'embrasse.*) Un ange ! (*A part.*) Que diable a ma femme aujourd'hui ? (*Haut.*) Tu n'a pas eu de visites dans la journée ?

Madame.—J'ai vu ce matin Ernestine qui n'a fait qu'entrer et sortir. Elle vient de mettre sa femme de chambre à la porte. Croirais-tu que l'on a rencontré cette fille avant-hier soir, habillée en homme, et avec les vêtements de son maître encore ? C'est trop fort !

Monsieur.—Voilà ce que c'est que d'avoir des domestiques de confiance. Et n'as-tu vu qu'Ernestine ?

Madame.—Mais oui, c'est bien assez... (*Avec une exclamation.*) Que je suis étourdie ! J'oubliais : j'ai eu la visite de Mme de Lyr.

Monsieur.—Que le bon Dieu la bénisse. Rit-

elle toujours de travers pour cacher sa dent bleue ?

Madame.—Tu es méchant. Elle t'aime pourtant beaucoup. Cette pauvre femme ! j'ai été vraiment touchée de sa visite. Elle venait me rappeler que son... tu vas te fâcher (*Elle l'embrasse et s'assoit tout près de son mari.*)

Monsieur.—Je vais me fâcher, je vais me fâcher... je ne suis pas un turc. Voyons, de quoi s'agit-il ?

Madame.—Tu sais que nous avons des huîtres et un perdreau. Tiens allons dîner. Je ne veux pas te le dire, te voilà déjà de mauvaise humeur. D'ailleurs, je lui ai presque dit que nous n'irions pas.

Monsieur (levant les bras au ciel.)—Patatras ! je m'en doutais. Qu'elle aille au diable, elle et son thé. Mais qu'est-ce que je lui ai donc fait à cette femme-là ?

Madame.—Elle croit te faire plaisir. C'est une charmante amie. Moi, je l'aime, parce qu'elle dit toujours du bien de toi. Si tu avais été caché dans ce cabinet pendant sa visite, tu n'aurais pas pu t'empêcher de rougir. (*Monsieur hausse les épaules.*) " Il est si aimable, votre mari, me disait-elle, si gai, si spirituel ! Tâchez de l'amener, c'est une bonne fortune que de l'avoir." J'ai répondu "Certainement ;" mais en l'air, tu sais. Oh ! baste ! je n'y tiens pas du tout. On ne s'y amuse pas tant chez Mme de Lyr. Il y a dans les coins un tas de gens sérieux... Je sais bien que ce sont des personnages influents et qui peuvent être utiles, mais qu'est-ce que cela peut me faire à moi ? Viens dîner. Tu sais qu'il restait une bouteille de ce fameux pomard, je l'ai conservée pour arroser ton perdreau. Tu ne t'imagines pas combien j'ai de plaisir à te voir manger un perdreau. Tu dégustes cela avec tant d'onction... Tu es gourmand, mon petit mari. (*Elle lui prend le bras.*) Viens, mon ami, j'entends ton gamin de fils qui s'impatiente dans la salle à manger.

Monsieur (l'air soucieux.)—Hum !... et pour quand ?

Madame.—Pour quand... quoi ?

Monsieur.—Le thé, parbleu.

Madame.—Ah ! le bal, tu veux dire... je n'y pensais plus. Le bal de Mme de Lyr ? Pourquoi me demandes-tu cela, puisque nous n'irons pas ? Dépêchons-nous, le dîner refroidit. Pour ce soir.

Monsieur (s'arrêtant court.)—Comment ce thé est un bal, et ce bal est pour ce soir ! Mais, sapristi ! on ne vous lâche pas comme cela un bal à bout portant. On prévient d'avance.

Madame.—Mais elle nous a envoyé une invitation il y a huit jours. Je ne sais ce qu'elle est devenue, cette carte. J'ai oublié de te la montrer, j'ai eu tort.

Monsieur.—Tu as oublié, tu as oublié...

Madame.—En somme, tout est pour le mieux : tu aurais été maussade toute la semaine. A table !

On se met à table. La nappe est blanche, les couteaux sont brillants, les huîtres sont fraîches, le perdreau, cuit à point, exhale un parfum délicieux.—Madame est charmante et rit à tout propos. Monsieur se déride sensiblement et s'étale dans sa chaise.

* *

Monsieur.—Il est bon, ce pomard. Tu n'en veux pas un peu, ma petite femme ?

Madame.—Mais si, mais si, ta petite femme en veut. (*Elle pousse son verre d'un petit mouvement coquet.*)

Monsieur.—Tiens, tu as mis ta bague à diamant. Elle est charmante, cette bague.

Madame (montrant sa main.)—Oui, mais regarde donc, il y a un petit bout qui se détache.

—*Monsieur.*—Où cela ?

Madame.—Tiens, là, parbleu, ça se voit bien !

Monsieur.—Cette petite perle qui... que diable as-tu dans les cheveux, ma chère ? Tu sens horriblement bon.—Il faudra la donner au bijouter.—Cette odeur est d'une finesse délicieuse. Ça te va pas mal, les boucles.

Madame.—Tu trouves ? Je m'en doutais que tu aimerais ce parfum-là.

Monsieur.—Donne-moi encore un peu de perdreau, je te prie. (*La bouche pleine.*) Comme c'est gentil, ces pauvres petites bêtes, quant ça court dans les blés. Tu sais leur petit cri de rappel, quand le soleil se couche?... Avec un peu de sauce. Il y a des moments où il vous monte au cerveau des bouffées de poésie campagnarde.—Quand je pense qu'il y a des sauvages qui les mangent aux choux !—Ah ça ! mais dis-mois donc (*Il se verse à boire*), tu n'as pas de toilette préparée ?

Madame (avec un étonnement candide.)—Quelle toilette, mon ami ?

Monsieur.—Eh bien, pour Mme de Lyr.

Madame.—Pour le bal !—Quelle mémoire tu as !—Tu y penses donc toujours ?—Mon Dieu non, je n'en ai pas... Ah ! si, j'ai ma robe de tarlatane, tu sais ? et puis, il faut si peu de chose à une femme pour fabriquer une toilette de bal !

Monsieur.—Et le coiffeur n'est pas prévenu ?

Madame.—C'est vrai, il n'est pas prévenu ; d'ailleurs, je ne tiens pas à y aller, à ce bal. Nous allons nous installer au coin du feu, lire un peu et nous coucher de bonne heure... Tu m'y fais penser, je me souviens qu'en partant Mme de Lyr m'a dit : " Votre coiffeur est le mien, je le ferai prévenir."—Suis-je étourdie ! je me souviens que je n'ai rien répondu. Mais ça n'est pas loin, je peux envoyer Marie lui dire de ne pas se déranger.

Monsieur.—Puisqu'il est prévenu, ce perruquier de malheur, laisse-le venir et allons nous... distraire un peu chez cette bonne Mme de Lyr, mais à une condition, c'est que je trouverai mes affaires préparées sur mon lit, avec mes gants, tu sais, mon habit, et tu me mettras ma cravate blanche.

Madame.—Marché conclu. (*Elle l'embrasse.*) Tu es le meilleur des maris.—Je suis enchantée, mon bon chéri, parce que je vois que tu t'imposes un sacrifice pour me faire plaisir, car le bal en lui-même m'est aussi indifférent !... Je n'y tenais pas, là, sincèrement, je n'y tenais pas.

Monsieur.—Hum ! Eh bien, je vais fumer un cigare pour ne pas vous gêner, et à dix heures je suis ici. Tes préparatifs seront terminés, en cinq minutes je serai déguisé en noir des pieds à la tête. Adieu !

Madame.—Au revoir.

* *

Une fois dans la rue, monsieur allume son cigare et boutonne son paletot. Deux heures à perdre ! Ça n'a l'air de rien quand on est occupé, mais quand on n'a rien à faire, c'est autre chose.—Le pavé est gras, la pluie commence à tomber. Au bout du quatorzième tour de rue, monsieur regarde à sa montre.—Neuf heures moins cinq minutes, l'époux va être en retard, il se précipite et rentre au logis.

Dans la cour, la voiture est déjà attelée.

Dans la chambre à coucher, deux lampes sans abat-jour répandent à torrent la lumière. Sur les meubles et le lit, des montagnes de mousseline et de rubans.—Les robes, les jupons, les jupes et les sous-jupes, les dentelles, les écharpes les fleurs, les bijoux s'entremêlent dans un chaos charmant.—Sur une table qui semble attendre, les pots de pommade, les bâtons de cosmétique, les épingles à cheveux, les peignes et les brosses sont rangés avec soin. Deux nattes artificielles s'étalent languissantes sur un noirâtre qui ne ressemble pas mal à une forte poignée de crins. Résille et réseau d'or.—Peignes de blonde écaille ou d'éclatant corail, poufs en boutons de roses, branches de lilas blanc, bouquet de pâles violettes attendent le choix de l'artiste ou la fantaisie de la beauté. Et cependant, le dirai-je ? au milieu de ces luxueuses richesses, madame est échevelée, madame est inquiète, madame est furieuse.

Monsieur (regardant sa montre.)—Eh bien, ma chère, es-tu coiffée ?

Madame (avec impatience.)—Il me demande si je suis coiffée ! Ne vois-tu pas que j'attends le coiffeur depuis une heure et demie, un siècle ! Ne vois-tu pas que je suis furieuse, car il ne viendra pas, le misérable !

Monsieur.—Le monstre !

Madame.—Oui, le monstre. Je te conseille de plaisanter.

On sonne. La porte s'ouvre, et la femme de chambre s'écrie : " Madame c'est lui ! "

Madame.—C'est lui ?

Monsieur.—C'est lui.

L'artiste entre à pas précipités et salue en retroussant ses manches.

Madame.—Mon cher Silvani, vous êtes insupportable.

Silvani.—Désolé, désolé, mais impossible d'arriver plus tôt. Je coiffe depuis trois heures de l'après-midi. Je quitte madame de W..., qui va ce soir en soirée. Elle ma fait reconduire dans son coupé. Lisette, donnez-moi les peignes de madame et mettez les fers au feu.

Madame.—Mais, mon cher Silvani, ma femme de chambre ne s'appelle pas Lisette.

Silvani.—Madame comprendra que s'il me fallait retenir le nom de toute toutes les femmes de chambre qui m'assistent, il me faudrait six clercs au lieu de quatre. Lisette est un joli nom, qui s'applique à toutes ces demoiselles. Lisette, montrez-moi la toilette de madame.—Bon.—Est-ce officiel, ce bal ?

Madame.—Coiffez-moi toujours, Silvani.

Silvani.—Il m'est impossible de coiffer madame sans savoir dans quel milieu ira sa coiffure. (Au mari, assis dans un coin.) Je prierais monsieur de vouloir bien se mettre ailleurs, je tiens à pouvoir me reculer pour mieux juger de l'effet.

Monsieur.—Comment donc, monsieur Silvani, trop heureux de vous être agréable. (Il va s'asseoir sur une chaise.)

Madame (avec précipitation).—Pas là, mon ami, tu vas froisser ma jupe. (Le mari se lève et cherche un autre siège.) Prends garde derrière toi, tu marches sur mon pouf !

Monsieur (se retournant avec humeur).—Son pouf ! son pouf !

Madame.—Bon, voilà que tu renverses mes épingles !

Silvani.—Je demanderais à madame un instant d'immobilité.

Monsieur.—Allons, calme-toi, je vais aller dans le salon ; y a-t-il du feu ?

Madame, distraite.—Mais, mon ami, comment veux-tu qu'on ait fait du feu dans le salon ?

Monsieur.—Je vais dans mon cabinet, alors.

Madame.—Il n'y en a pas davantage. Pourquoi veux-tu qu'il y ait du feu dans ton cabinet ? Singulière idée... Pas mal en l'air, vous savez, Silvani ; et du désordre, c'est la fureur.

Silvani.—Madame mettra-t-elle une pointe de brun polonais sous l'œil ? Cela me permettrait d'idéaliser la coiffure.

Monsieur (impatience).—Marie, donnez-moi mon paletot et ma toque. Je vais me promener de long en large dans l'antichambre. (A part.) Elle me le payera, Mme de Lyr.

Silvani (crépant).—Je dégage l'oreille de madame, ce serait un meurtre que de la voiler. Madame a une oreille de princesse. Lisette, préparez la poudre... Les oreilles comme celles de madame ne sont pas nombreuses.

Madame.—Vous dites ?

Silvani.—L'oreille de madame pousserait la modestie jusqu'à ne point entendre ?

Madame est enfin coiffée. Silvani pousse un nuage léger de poudre odorante sur son ouvrage, qu'il enveloppe d'un dernier regard de satisfaction, puis il salue et se retire ; en passant dans l'antichambre, il heurte monsieur, qui se promène.

Silvani.—Oh ! mille pardons ! agréez mes respects très humbles.

Monsieur, (du fond de son collet relevé).—Bonsoir !

* *

Un quart d'heure après, le roulement d'une voiture se fait entendre. Madame est prête, sa sa coiffure lui va bien, elle sourit à la glace en enfonçant les baguettes dans ses gants longs et étroits.

Monsieur a manqué son nœud de cravate et arraché trois boutons. Les marques de la plus mauvaise humeur sont peintes sur ses traits.

Monsieur.—Allons, voyons, descendons, la voiture attend : il est dix heures et quart. (A

part.) Encore une nuit blanche. — Fouette, cocher, rue St Denis en haut.

On arrive. La rue St-Denis en haut est en émoi. Des sergents de ville passent rapide au milieu de la foule. Dans le lointain, des cris confus et des roulements qui s'approchent se font entendre. Monsieur se précipite à la portière.

Monsieur.—Qu'est-ce qu'il y a Jean ?

Le cocher.—Monsieur, c'est le feu ! voilà les pompiers qui arrivent.

Monsieur.—Conduisez-nous toujours au numéro 1224½

Le cocher.—Nous y sommes, monsieur, au 1224½, c'est là qu'est le feu.

Le domestique de la maison (se détachant d'un groupe et s'approchant de la voiture).—Monsieur se rend sans doute comme tout le monde chez Mme de Lyr ? Madame est au désespoir ; mais le feu est chez elle. Impossible de recevoir.

Madame (avec exaltation).—C'est une indignité !

Monsieur (chantonnant).—Désolant, désolant. (Au cocher.) Retournez d'où vous venez, et bon train, je tombe de sommeil. (Il s'étend dans le fond de la voiture et redresse son collet. A part.) Après tout, j'y ai gagné un perdreau bien cuit.

LE CHAPEAU ET LA REDINGOTE GRISE DE NAPOLEON IER.

S'il y a jamais existé des objets historiques devenus populaires, c'est à coup sûr la " redingote grise " et le " chapeau " célébrés par Béranger et Raffet. On voit figurer des petits chapeaux dans les plus grands musées des capitales de l'Europe. L'un d'eux s'est vendu 5600 à la vente du baron Gros. Quant aux redingotes grises, il n'en existe presque plus. L'une d'entr'elles, cependant, provenant de l'ancien Musée des Souverains, est encore conservée dans les greniers du Louvre !

Si ces deux objets ont été tant reproduits par le crayon ou le pinceau des artistes, tant chantés par les poètes, si les collectionneurs se les sont disputés au poids de l'or, on n'a pas encore dit, croyons-nous, le prix qu'ils coûtaient à Napoléon.

Or, dernièrement, travaillant aux Archives, on a retrouvé deux factures qui donneront un aperçu des dépenses de l'Empereur pour sa garde-robe. Voici la facture concernant le chapeau :

POUPARD & CIE

Palais du Tribunal, galerie de la rue de la Loi, 32
Paris, 19 août 1808.

Fourni pour le service personnel de Sa Majesté l'Empereur et Roi :

Deux chapeaux castor à 60 francs	...	120
24—Le repassage d'un chapeau et fourni une		
coiffe piquée en soie	6
26—Le repassage	" "	6

Ainsi le fameux chapeau coûtait 512, et, dès que la coiffe en était fatiguée ou le poil rebroussé, Napoléon le faisait repasser ou redoubler.

Voici maintenant la facture de la redingote :
Mémoire des objets faits et fournis par Le Jeune, tailleur, rue de Richelieu, 40 :

POUR SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

1815, avril et may.

Deux habits de chasseur, avec plaque et épaulettes.	660
Un habit de grenadier, avec plaque et épaulettes.	350
Deux redingotes grises à 160 francs chaque.	320

On sait que Napoléon, comme uniforme, ne portait que deux sortes d'habits militaires : celui des grenadiers à pied de la garde, habit et collet bleu foncé, parements, revers et retroussis blancs ; ou celui des chasseurs à cheval de la garde (guides), vert avec collet, retroussis et passepoils rouges. Les épaulettes et la plaque d'officier de la Légion d'honneur, en argent, étaient comprises dans le prix de l'habit.

La redingote grise avait des entournures de manches fort larges, car, contrairement à l'habitude des officiers de cette époque, Napoléon ne décrochait jamais ses épaulettes.

On voit que ce dernier vêtement coûtait 532.

COURS DE MUSIQUE PAR LE COLONEL RONCHONOT

—Scrongnieugnien ! tonnerre de foutre, n'entendez rien à la chose musicale d'la musique pour c'qui est du cours préparatoire et élémentaire.

D'abord, faut en toutes choses, commencer par l' commencement.

Musique, vient d' muselière qui signifie en grec : faut pas trop gueuler.

La musique s'écrit avec des notes. Pour ça qu'on dit un note d'apothicaire, ça fait gueuler.

Les notes qu'on emploie en musique sont :

La ronde. Connaissez tous ça la ronde ? La ronde, c'est la ronde, pas difficile à r'tenir, n'est pas carrée, v'là tout, dure quat'e temps.

La blanche. Vaut deux noires. Comprenez ? En Afrique, connaissez pas l'Afrique ? Ça n'fait rien, n'avez pas besoin d's'en occuper. Eh bien, en Afrique, un'blanche vaut deux noires.

La noire. N'dure qu'un temps vu qu'ça vieillit très vite, ça vaut deux croches.

La croche, c'est comme qui dirait une foutue vieille estropiée qui n'vaut pas grand'chose, en faut une tripotée pour faire un'blanche.

* *

C'est avec toutes ces foutues mécaniques-là qu'on fait l'son.

L'son, d'vez connaît' ça, N. d. D., les ânes le connaissent bien, eux.

Pour nommer l'son d'la musique, il y a sept syllabes, sais pas pourquoi on dit six labes quand il y en a sept, c'est sans doute une erreur qui s'est perpétrée dans la suite des siècles d' l'invention d'la chose.

Y a l'do. Connaissez ça l'dos, l'opposé du d'vant, l'endroit où qu'on a toujours des puces ?

Après y a r'é, qui vient d'un poisson dont ça s'mange au beurre noir.

Ensuite, mi, qui ressemb'e pas du tout à vot' professeur, vu que c'est l'opposé d'la croûte.

L'fa dont j'sais pas du tout d'où que c'type-là vient, ayant perdu sans doute son acte de naissance ou son livret méltaire.

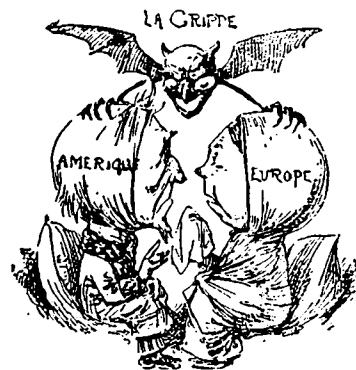
L'sol, qu'est l'endroit d'sus l'quel nous posons nos pieds quand nous sommes pas saouls. Quand nous l'sommes, ma foi ! s'en foutons pas mal.

Après, il y a la si. Connaissez ça, c'est avec qu'on coupe en deux les bûches comme vous aut'es. Tendez bien c'que j'vous dis !

V'là, chef, comment s'fait un cours de musique, scrongnieugnien, pendant pas m'n'affaire, et m'en tire tout d'même, vu ma qualité d' supériorité d' colonel.

J'reconnais, c'pendant, qu'vot musique va très bien, les cuivres n'sont pas bosselés, mais c'que j'vous reproche, c'est de n'jamais faire d'théorie su'la chose des instruments. A vot'place, commencerais mon instruction comme ceci :

" Il y a trois sortes d'instruments, ceux qu'on gratte, ceux qu'on tape dessus, ceux qu'on soufflle dedans ; tout l'fondement des musiciens repose là d'sus. Ainsi, quand on soufflle dans un piano, ça n'va pas, faut taper dessus. Pour les clarinettes, faut pas taper d'sus, mais souffler d'dans. Quant à la guitare, faut ni taper d'sus, ni souffler d'dans. Voilà c'que vous devriez inculquer à vos hommes pour éviter les erreurs."



Deux têtes dans le même bonnet.

LES DURS TRAVAUX DE LA SESSION



I

En pénétrant dans la bibliothèque parlementaire, un sentiment d'admiration vous domine à la vue des rudes travaux que ces pauvres députés s'imposent.



II

Cependant, l'on finit par découvrir qu'il y a quelques consolations.

PINCÉE DE CONSEILS

PROCÉDÉ POUR AMÉLIORER LE BEURRE

Prenez de grosses carottes bien saines, lavez-les, laissez-les ressuyer pendant deux ou trois jours à l'ombre ; ratissez ensuite la partie jaune extérieure jusqu'aux fibres longues et d'un jaune plus pâle, que vous rejetterez ; exprimez le jus de cette râpüre, et mettez-le dans la baratte avec la crème destinée à être battue. Cette addition communique au beurre un goût très fin, lui donne une belle couleur, et retarde sa rancidité.

MANIÈRE D'ENLEVER AU BEURRE SA RANCIDITÉ

On rend au beurre toute sa fraîcheur, quelque avancé que soit son état de rancidité, en le pétrissant avec soin dans une certaine quantité d'eau à laquelle on a ajouté quelques gouttes de chlorure de chaux. On le lave ensuite dans de l'eau fraîche. Trente à quarante gouttes de chlorure suffisent pour deux livres de beurre.

Le chlorure de chaux n'a rien de nuisible à la santé ; son emploi est peu dispendieux.

COLLE RÉSISTANT A L'EAU

On l'obtient en mêlant 6 parties de sandarac avec 100 d'alcool et 6 d'essence de térébenthine.

On chauffe et l'on ajoute un mélange à égales parties de colle ordinaire et de colle de poisson préalablement dissoutes dans de l'eau chaude ; la quantité de ce mélange est suffisante lorsque la colle produit est encore assez fluide pour traverser un linge. La colle ainsi faite résiste à l'eau chaude comme à l'eau froide.

ENCRE D'OR.

Prenez parties égales d'iode de potassium et d'acétate de plomb, mettez dans un filtre et versez dessus vingt fois plus d'eau distillée chaude. Quand le liquide filtré se refroidit, l'iode de plomb se sépare en lames d'or que l'on recueille lorsqu'il n'y a plus trace de chaux. On les lave ensuite sur un filtre et pour en faire de l'encre d'or, on les mélange intimement avec un peu de mucilage. Il faut toujours bien remuer ou secouer le mélange avant de s'en servir.

LES CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX ; LEUR PRÉPARATION

Parmi les champignons, les uns sont bons, les autres sont mauvais ; mais il n'y a pas de règle fixe pour distinguer ceux-ci de ceux-là, ce qui fait que les mycophages les plus convaincus hésitent souvent devant les espèces qu'ils ne connaissent pas.

En cas de doute ou d'incertitude, on fera bien de faire subir à tous les champignons, indistinctement, une macération prolongée dans de l'eau salée et vinaigrée. Leur saveur sera peut-être un peu dépréciée par cette préparation ; mais le danger sera assez atténué pour pouvoir être considéré comme nul.—L'explication de ce fait est bien simple. On sait que le principe actif des champignons est constitué par le mélange de la substance première qui les constitue, ou fongine,

avec différents sels. Or la fongine, difficilement soluble dans l'eau, est au contraire très soluble dans un acide ; l'emploi du vinaigre la fait par conséquent disparaître, et en même temps tous les principes mauvais qui pouvaient être combinés avec elle.

Cette méthode est donnée par plusieurs auteurs, comme ayant été expérimentée avec succès sur toutes les espèces de champignons indistinctement.

Quoi qu'il en soit, on fera bien de rejeter d'une manière absolue les espèces qui ne jouissent pas d'une bonne réputation. Il ne faut pas jouer inutilement avec le danger.

POUR NETTOYER LES VERNIS D'APPARTEMENTS.

Malgré les plaques et les précautions d'usage, la moindre négligence suffit pour maculer les vernis des boiseries. Le moyen suivant est des plus simples et enlève immédiatement les taches les plus tenaces : Il faut mettre dans un verre d'eau une cuillerée de soude ou de chaux, et employer ce mélange à froid avec une éponge ou un linge. Il n'est pas nécessaire de froter beaucoup la partie sale, car la tache la plus noire et la plus ancienne disparaît au bout de quelques minutes. Mais il importe d'essuyer la partie lavée avec un linge propre, car autrement il se forme des nuages sur le vernis.

ESSAI DE L'EAU POTABLE

On est souvent bien aise de savoir, sans avoir besoin de recourir à un chimiste, si une eau est potable et surtout si elle ne renferme pas de matières organiques. La méthode d'essai de M. Heiser donne le moyen d'arriver facilement à ce résultat. Remplissez au trois quarts de l'eau à essayer, une demi-bouteille en verre blanc, dissolvez-y une demi-cuillerée à thé de sucre pur, bouchiez et mettez de côté pendant deux jours dans un endroit plutôt chaud. Si au bout de vingt-quatre à quarante-huit heures, l'eau devient trouble et qu'il s'y forme des flocons, elle n'est point potable ; si, au contraire, elle reste parfaitement claire, elle est bonne à boire.

Un autre procédé peut encore être essayé. Remplissez à demi une bouteille avec l'eau, bouchiez fortement et mettez au chaud pendant quelques heures. Agitez alors la bouteille, puis, au moment où vous l'ouvrirez, sentez, il s'en échappe une odeur quelconque. S'il y a de l'odeur, et particulièrement celle rappelant les œufs pourris, l'eau ne peut pas être employée pour l'usage domestique. La chaleur, surtout en vase fermé, rend beaucoup plus perceptible des odeurs que l'on ne sentirait pas sans cela.

UN MARIAGE CIVIL



Le Maire.—Consentez-vous à prendre Florine-Aubierge Jacot pour femme ?

Le Marié.—C'te bête ! Vous voulez-t-i point que j' la prenne pour un homme, à c't' heure ?

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

CINQUIÈME PARTIE

(Suite.)

VI

A peine Montbars fut-il sorti de la *Contaduria*, qu'il s'empressa de se rendre partout où la licence effrénée des troupes royales et des flibustiers jetait du désordre dans la ville.

Malheureusement presque partout son autorité fut méconnue, on eût dit qu'un infernal génie avait soufflé son mauvais esprit sur les soldats et les Frères-de-la-Côte. Leurs brutales passions, excitées outre mesure, ne connaissaient plus d'obstacles.

Montbars, plusieurs fois sur le point de sévir, s'arrêta devant les conséquences qu'une répression sanglante aurait pu amener : cet homme, qui ne craignait pas de s'attaquer au plus puissant monarque du siècle, à Louis XIV, tremblait devant la pensée de compromettre ou d'affaiblir sa popularité.

—Bah ! se dit-il afin de s'excuser sa faiblesse, ces excès produits par l'enivrement inévitable qui suit toujours le premier moment du triomphe, ne dureront pas : je saurai y mettre bon ordre.

Montbars se trompait : l'influence occulte du beau Laurent devait paralyser ses efforts.

Un mois avait suffi à l'armée française pour changer en une morne désolation l'opulence qui naguère régnait à Carthagène.

L'air attristé ne rencontrait que des ruines ; l'incendie et le pillage, exécutés sur une grande échelle, avaient laissé partout la hideuse empreinte de leur passage.

L'on dut enfin songer à abandonner Carthagène.

Avant de s'éloigner à tout jamais, Laurent proposa de faire une battue dans les environs, afin de poursuivre les fugitifs qui, lors de la capitulation de Carthagène, s'étaient sauvés en emportant leurs richesses avec eux.

Cette proposition, acceptée avec enthousiasme, fut aussitôt exécutée.

Cinq détachements de trois cents flibustiers, chacun partirent dans autant de directions différentes : ils devaient piller les bourgs et les villages qu'ils rencontreraient sur leur passage.

Le butin déjà réalisé montait à une somme énorme : près de vingt millions ! . . .

Le lendemain de la sortie des détachements chargés de battre la campagne, Montbars, accompagné de Morvan, se promenait tristement sur le port, lorsqu'il fut surpris par la vue d'un événement étrange.

L'escapade royale, rangée en ordre de bataille, appareillait.

—Que signifie cette manœuvre ? dit-il en s'adressant au jeune homme. L'amiral de Pointis, revenu à de meilleurs sentiments, voudrait-il occuper son escadre, afin d'empêcher ses hommes de descendre à terre ? . . . Ce repentir me paraît tardif ! . . . Tiens, mais voilà qui est curieux ! . . . Regarde donc dans les rues qui aboutissent au quai ; on n'aperçoit plus ni un matelot ni un soldat royal ! . . . Tout ceci me paraît suspect. Montons dans un canot et rendons-nous à bord du *Sceptre*.

L'oncle et le neveu détachèrent aussitôt une légère embarcation, retenue au quai par un cordage, et se dirigèrent vers le vaisseau amiral.

Ils n'avaient pas encore franchi une distance de deux encablures, quand ils virent l'escadre, les voiles orientées dans la direction de la sortie de la rade, se mirent en mouvement.

—Nageons ferme, Louis, s'écria de Montbars, un pressentiment me dit que nous n'avons pas de temps à perdre.

Le jeune homme et le flibustier appuyèrent avec force sur les avirons, et la légère embarcation ne tarda pas à atteindre le vaisseau amiral.

Montbars saisit la tire-veille et s'élança en deux bonds sur le pont.

La première personne qu'il aperçut fut le baron de Pointis.

—Que signifie, amiral, lui demanda-t-il, ce simulacre de départ ?

—Ce simulacre est une réalité, répondit froidement l'amiral ; j'ai reçu ce matin, au point du jour, des dépêches de Versailles.

—Ah ! vous avez reçu des dépêches de Versailles, répéta lentement Montbars en fixant sur le baron un regard scrutateur. Et par quelles voies vous sont parvenues ces dépêches, je vous prie ?

—Par le brigantin *le Favori*, que commande le capitaine des Augers. Ce navire, expédié de France à ma seule intention, est resté mouillé à Boca-Chica. Sa Majesté a daigné m'adresser un autographe de quelques lignes, et monseigneur de Pontchartrain de longues instructions ! Vous voyez monsieur Montbars, à la façon explicite dont je répons à vos questions, ajouta le baron en élevant la voix, le cas tout particulier que je fais de votre personne, car vous m'avez interrogé, et on interroge pas un amiral !

—On a toujours le droit de demander compte à un associé du résultat d'une opération entreprise en commun, monsieur le baron . . .

—C'est vrai, monsieur, mais je vous ferai observer que je ne comprends pas l'opportunité de cette réflexion. Peut-être voulez-vous faire allusion au concours que les flibustiers ont prêté à l'armée royale dans l'expédition de Carthagène ? Cette affaire ne regarde que M. Ducasse et moi ! . . . Du reste, comme peut-être encore vous êtes inquiet sur la part qui doit vous revenir, je veux bien ajouter que les peines des flibustiers ne seront pas perdues pour eux. J'ai ordre de les payer sur le pied de la marine royale : chaque Frère-la-Côte recevra une indemnité égale à celle d'un matelot.

A cette réponse, à laquelle il ne s'attendait pas, Montbars laissa échapper une sourde exclamation de rage.

Il comprenait trop tard le piège où il était tombé.

Mais comment soupçonner un amiral d'un aussi odieux abus de confiance, d'un vol aussi impudent ?

Il fallait que le flibustier possédât un bien grand empire sur lui-même pour ne pas laisser éclater l'indignation et le désespoir qui l'animaient : il sentit que de Pointis, entouré par son équipage et sur son propre vaisseau, désirait vivement être insulté, cela lui eut offert un admirable prétexte pour sévir avec l'apparence du droit et de la justice.

—Amiral, lui dit-il d'une voix calme, il ne me reste plus que des remerciements sincères à vous adresser, pour la complaisance avec laquelle vous avez daigné répondre à mes questions ! . . . M'est-il, toutefois, permis de vous demander où et quand les Frères-la-Côte recevront les gages qui leur sont dus ?

—A l'entrée de Boca-Chica, où l'escadre restera pendant deux ou trois jours pour compléter ses provisions de bois et d'eau !

Montbars salua l'amiral avec la plus grande politesse, et se retournant vers de Morvan :

—Mon ami, lui dit-il toujours avec le même sang-froid, partons !

—Un moment, je vous prie, interrompit le baron de Pointis. J'aurais quelques mots à dire à monsieur le chevalier de Morvan.

Le jeune homme s'inclina et l'amiral reprit :

—Monsieur de Morvan, dit-il avec affabilité, je suis heureux de pouvoir, en présence de mes officiers, proclamer la haute estime que j'éprouve pour vous. Votre brillante valeur pendant la campagne, votre fait d'armes de Boca-Chica sont des titres sérieux que vous avez à la faveur du roi. Vous êtes le premier de tous qui avez arboré, au milieu de la mitraille, le drapeau de la France sur les remparts ennemis. C'est là un souvenir qu'il ne m'est pas possible d'oublier. J'ai souvent regretté de voir un homme de votre naissance et de votre mérite livré à la vie d'aventures, lorsqu'il pourrait se devouer au service du roi. Monsieur de Morvan, votre intention est-elle de retourner à Saint-Domingue ?

—Oui, amiral, répondit le chevalier . . .

—Eh bien ! en ce cas, dit le baron de Pointis en souriant, je ne fais pas mes adieux ! il est probable que nous nous reverrons.

A peine de Morvan et Montbars furent-ils descendus dans le canot qui les avait amenés à bord du *Sceptre*, que le flibustier donna un libre cours à sa rage.

—Comprends-tu, Louis, cette trahison insigne ! cette infamie inqualifiable ! s'écria-t-il. C'est la mort de la flibuste ! Dix millions que le roi nous vole . . . Et moi qui comptais non-seulement sur cette somme énorme, mais bien encore sur les immenses bénéfices que nous devions réaliser à Carthagène ! Je le répète, c'est la mort de la flibuste ! Ah ! jour de Dieu ! nous verrons ! . . .

VII

Quinze jours se passèrent dans une relâche forcée. La vue de l'escadre royale, retenue par les vents contraires, exaspérait les flibustiers, qui ne pouvaient s'habituer à la pensée du vol énorme commis par de Pointis à leur préjudice.

L'amiral, fidèle cette fois à sa parole, leur avait fait offrir cinquante piastres par tête, somme égale à celle que les matelots et les soldats royaux avaient reçue : les flibustiers avaient rejeté avec mépris une pareille proposition.

Quant à Ducasse, placé sous les ordres de de Pointis par les dernières dépêches venues de Versailles, il avait été envoyé en mission par l'amiral.

Tentés par la magnifique occasion que leur présentait l'état contraire des vents, qui empêchait l'escadre de prendre la mer, les flibustiers avaient envoyé secrètement de tous les côtés des éclaireurs à la recherche de l'expédition partie pour l'intérieur des terres, sous les ordres du beau Laurent.

Chose étrange ! aucun de ces éclaireurs n'avait pu obtenir le moindre renseignement sur la direction suivie par les cinq colonnes détachées.

On en était à se demander si les corps, tombés dans de fortes embuscades, n'avaient pas été détruits par les Espagnols !

De Montbars, depuis sa scène avec de Pointis, passait ses journées entières tout seul, à réfléchir.

Il était évident qu'un important travail se faisait dans son esprit.

Quant à Fleur-des-Bois, un grand changement s'était aussi opéré en elle.

Quoiqu'elle passât tout son temps en compagnie de son chevalier Louis, elle n'avait plus de ces doux et joyeux sourires qui jadis s'épanouissaient sur ses lèvres.

En proie à une tristesse qu'elle essayait en vain de cacher, souvent de Morvan la surprenait les yeux baignés de larmes.

Aux tendres reproches qu'il lui adressait sur le manque de confiance qu'elle lui montrait, Fleur-des-Bois se contentait de répondre qu'elle était parfaitement heureuse, puis elle trouvait un prétexte pour s'éloigner, afin d'éviter de nouvelles questions.

Le vingtième jour depuis le départ de Carthagène, de l'escadre royale, les vents contraires qui jusqu'alors avaient régné cessèrent, et la flotte mit à la voile, accompagnée par les malédictions des flibustiers.

Le soir même de ce départ, Laurent arriva à Boca-Chica avec les trois corps expéditionnaires : il déclara qu'il avait été obligé, afin d'éviter de fortes embuscades, de bivouaquer dans les bois.

Il serait impossible de rendre la fureur des quinze cents Frères-la-Côte, lorsqu'ils apprirent, leur retour, l'indigne trahison de de Pointis, le vol dont ils étaient victimes !

Ce ne fut qu'un cri de haine et de vengeance. Tous voulaient s'embarquer et poursuivre la flotte royale !

— Amis, leur dit Laurent, je partage votre indignation et je donnerais dix ans de ma vie pour me trouver aux prises avec nos voleurs. Mais, hélas ! il ne faut pas y songer. Des obstacles insurmontables s'opposent à la réalisation de ce projet. D'abord, qui nous assure que nos navires laissés dans le port de Carthagène n'ont pas été détruits par les Espagnols. En supposant même que nous les retrouvions intacts, réfléchissez au temps qu'il nous faudrait pour les mettre en état de prendre la mer, à l'avance que l'escadre a sur nous. Non, je vous le répète, il est à présent trop tard pour en appeler à la force !

Et puis, nous sommes sans chef ! Ducasse est loin de nous !... Mes amis, ajouta Laurent, après avoir réfléchi, une heureuse inspiration m'est venue !... Voulez-vous me confier la lourde tâche du commandement, me mettre à votre tête ?... Je m'engage sur mon honneur à vous faire retrouver des richesses au moins égales à celles que l'on nous a ravies !...

A ces paroles prononcées avec feu et conviction, les flibustiers répondirent par des cris d'enthousiasme. Laurent fut reconnu, par acclamation, chef suprême des forces actuellement réunies, que l'absence de Ducasse faisait sans direction.

Cette scène se passait sur la plage : Montbars, attiré par les cris qu'il entendait, accourut aussitôt. Hélas ! il était trop tard... Laurent était investi de toute la puissance.

— Ah ! mon chevalier Louis, reprit Jeanne en se suspendant au bras du jeune homme, combien je désire m'éloigner de cette terre maudite ! Jamais plus de ma vie je ne serai heureuse ! Le souvenir des atrocités monstrueuses qui se passent sous mes yeux me suivra toujours ! Pourquoi ai-je quitté mes forêts, et entraîné mon pauvre père à ma suite ? Ne suis-je pas coupable de sa mort ?

Fleur-des-Bois se tut pendant une minute.

Tout à coup elle tressaillit, et se cramponnant pour ainsi dire au bras de de Morvan : — Mon chevalier, s'écria-t-elle, entends-tu ces cris de femme ?... Une infortunée que l'on insulte ; courons la délivrer !

A vingt pas à peine de l'endroit où il se trouvait, de Morvan aperçut un groupe de flibustiers qui semblait entourer une personne ; de ce groupe partaient les cris qui avaient si vivement impressionné Fleur-des-Bois.

Le jeune homme n'avait pas besoin d'être excité pour voler au secours de l'infortunée victime de la brutalité des Frères-la-Côte.

Il se dégagait doucement de l'étreinte de Jeanne, et prenant son élan, en deux bonds, il tomba au milieu des flibustiers.

Au même instant, Fleur-des-Bois rejoignit son chevalier Louis.

Deux cris, presque d'effroi, poussés par de Morvan et Jeanne, retentirent pour ainsi dire en même temps.

Tous les deux venaient de reconnaître dans la malheureuse outragée la fille du comte Monterey, Nativa.

— Ma foi, frère, dit un des flibustiers en frappant familièrement sur l'épaule de de Morvan, il paraît que cette rencontre ne te plaît qu'à moitié. Nous ne t'accuserons pas de vouloir nous supplanter... Mille millions de furie ! elle est pourtant diablement jolie, l'Espagnole !

Les flibustiers s'éloignèrent alors, laissant de Morvan, Fleur-des-Bois et Nativa.

Ce fut la fille du comte de Monterey qui la première rompit le silence :

— Chevalier de Morvan, dit-elle avec une émotion réelle, je remercie Dieu qui vous a envoyé à moi, vous, le plus brave et le plus généreux cavalier que je connaisse. Auprès de vous, il n'y a ni danger, ni outrages à craindre. Comment parviendrais-je jamais à vous exprimer ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu ? Je vous dois plus que l'existence, car, après le déshonneur, il ne me restait pas d'autre refuge que celui du suicide !

Les remerciements de Nativa, et on voyait qu'ils étaient sincères, causèrent un grand trouble à de Morvan. Sa conscience lui disait qu'il n'avait pas le droit d'accepter la reconnaissance de la fille du comte de Monterey.

Quant à Fleur-des-Bois, il était facile de deviner, à la façon dont elle frappait le sol de son petit pied mutin, à la fixité de son regard, à l'altération de l'arc parfait de ses beaux sourcils, que cette rencontre inattendue la surprenait désagréablement. Ce fut elle qui répondit :

— Nativa, dit-elle, tu ne dois aucune reconnaissance à mon chevalier Louis... Tu nous a trop fait souffrir pour que nous t'aimions. Nous sommes venus à ton secours parce que nous sommes honnêtes, et non parce qu'il s'agissait de toi... A présent, te voilà hors de danger... Tu n'as plus besoin de nous... adieu !...

Fleur-des-Bois prit le chevalier par le bras et voulut s'éloigner ; mais à un regard suppliant que lui adressa Nativa, elle s'arrêta.

— Que désires-tu encore ? lui demanda-t-elle avec plus de douceur qu'elle n'eût voulu en mettre dans sa voix, car elle se repentait déjà de son premier moment de vivacité. Veux-tu arracher encore à mon chevalier un nouveau serment, celui de ne plus me voir ? Il te refuserait. N'est-ce pas, mon chevalier Louis ? Le mieux, c'est que nous nous séparions... Je te le répète, adieu, Nativa !

Nativa laissa tomber sur le jeune homme un triste et douloureux regard.

— Chevalier, lui dit-elle, d'infâmes bandits ont assassiné mon père dans sa propre maison ; pourtant l'armée royale occupait alors la ville ! Aujourd'hui envahie par les Frères-la-Côte, Carthagène n'offre nulle part un abri.

Pendant que Nativa faisait cette réponse, Fleur-des-Bois réfléchissait.

— Mon chevalier Louis, s'écria-t-elle, voici une bonne idée qui m'est venue... Que la senorita se procure un habillement d'homme qu'elle se déguise, nous la conduirons à bord de la *Serpente*, où je lui donnerai ma cabine. Nul n'ira la chercher là.

— Merci, Fleur-des-Bois, dit Nativa, j'accepte. Tu es une noble fille ! Pardonne-moi mes torts passés ; j'ignorais à quel cœur d'or j'avais affaire.

Déjà de Morvan, Nativa et Jeanne s'étaient mis en route pour aller chercher le travestis-

sement dont ils avaient besoin, lorsque Fleur-des-Bois s'arrêta brusquement, et s'adressant à de Morvan avec une vive émotion :

— Mon chevalier, mon projet est impraticable ! s'écria-t-elle. Que Nativa succombe plutôt que je consente jamais à le mettre à exécution ! Tu oublies que tout Frère-la-Côte convaincu d'avoir amené à bord d'un des navires de la flibuste une femme déguisée en homme est puni de la peine de mort !... Les Frères-la-Côte sont inexorables à ce sujet !... Le beau Laurent lui-même, aujourd'hui si aimé, se rendrait-il coupable de cette infraction aux règlements, que les flibustiers le sacrifieraient sans hésiter.

A ces paroles de Fleur-des-Bois, une pâleur mortelle envahit le visage de Nativa.

Mais soudain son regard s'illumina et s'adressant à Jeanne :

— Voulez-vous m'accompagner dans une retraite que je vais vous indiquer, et où vous pourrez venir m'apporter des provisions de temps à autre ?

— Allez-y Jeanne, reprit le chevalier, il faut avant tout empêcher un crime. Je vous retrouverai à bord.

De Morvan suivit les deux femmes du regard, jusqu'à ce qu'elles fussent hors de l'atteinte des flibustiers.

Au bout de dix minutes de marche, Nativa dit à Jeanne :

— Quoique nous ayons à peine franchi les portes de la ville, nous voici presque déjà rendues au terme de notre voyage. Nous allons au couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe.

— Au couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe ! répéta Fleur-des-Bois avec étonnement ; mais une demi-lieue sépare à peine ce couvent de la ville : il est impossible que l'on ne vous découvre pas.

— Sois sans inquiétude, je réponds de tout. Ce couvent, après avoir été abandonné par les *ladrões*, est justement l'endroit qui a servi de refuge aux femmes qui s'étaient enfuies de Carthagène pendant le siège. J'y ai séjourné plus d'un mois ; j'en connais les moindres détours, les plus mystérieuses cachettes.

— Est-il possible, Nativa ? Quoi ! tandis que les Frères-la-Côte et les soldats de l'armée royale fouillaient les villages lointains...

— Les femmes et les richesses qu'ils convoitaient étaient pour ainsi dire à portée de leurs mains. Nous avons abandonné les forêts pour venir au couvent, persuadées que jamais nos ennemis ne songeraient à nous chercher aussi près d'eux. Notre audace nous a réussi, car nous nous n'avons pas été inquiétées une seule fois. Au reste, le couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe possède de telles retraites que notre séjour, y fût-il connu de Laurent, ce bandit aurait fort à faire avant de nous atteindre.

Cette réponse satisfait Fleur-des-Bois, qui se remit en marche.

Le couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe était situé au nord de la ville, sur une montagne haute et escarpée ; un étroit sentier, taillé dans le roc, conduisait au vaste édifice.

D'épaisses broussailles accrochées aux flancs des rochers aidaient le piéton à franchir ce rude chemin, et lui offraient une chance de salut dans le cas où un faux pas l'eût fait glisser dans un profond précipice qui bordait le versant nord-est de la montagne.

Bientôt la fille du comte de Monterey s'arrêta :

— Nous voici arrivés, dit-elle.

Fleur-des-Bois regarda autour d'elle ; d'un côté, elle aperçut une des hautes et épaisses murailles de l'édifice : de l'autre, le précipice dont il a été parlé.

— Tu vois, reprit Nativa, en accompagnant ces paroles d'un singulier sourire, que

nous ne courons guère le risque d'être dérangées, puisque tu ne peux même découvrir l'issue par où nous allons pénétrer dans le couvent.

L'Espagnole entra alors dans un épais bosquet de figuiers sauvages ; puis, écartant un monceau de feuilles et de branches adossées contre la muraille, elle montra à sa compagne une ouverture large à peine de deux pieds, et assez semblable à une meurtrière.

—Les frères de Notre-Dame-de-la-Poupe aimaient à jouir d'une complète liberté, dit Nativia ; il a fallu toute l'imminence du danger commun pour les décider à nous révéler l'existence de cette issue si bien cachée. A présent, nous allons remonter un escalier étroit, glissant et tortueux. Avance avec précaution.

Nativia, après une hésitation tellement courte que Jeanne ne la remarqua même pas, passa hardiment à travers la meurtrière.

—Fleur-des-Bois la suivit. Certes, la délicieuse et charmante enfant était, pour une jeune fille, d'une bravoure peu ordinaire ; cependant, à peine eut-elle descendu deux marches qu'il lui fallut un suprême effort de volonté pour ne pas tomber en faiblesse.

Elle attribua son émotion au changement subit et sans transition par lequel elle venait de passer d'une vive clarté à une obscurité profonde, d'une atmosphère chaude et inondée de soleil, à une humidité pénétrante et souterraine.

Jeanne se trompait. Des causes physiques peuvent développer ou amoindrir l'intensité d'un pressentiment, mais le pressentiment lui-même est produit par un fluide mystérieux et inconnu qui échappe à l'analyse. C'était un pressentiment que Fleur-des-Bois ressentait.

L'escalier aboutissait à un étroit corridor ; les deux jeunes filles y arrivèrent sans encombre.

—Où sommes-nous, Nativia ? demanda Jeanne d'une voix troublée.

—Derrière l'autel de la chapelle. Regarde ?

L'Espagnole appuya sur le ressort, un panneau glissa dans ses jointures et l'obscur corridor fut subitement illuminé par un rayon doré de lumière.

Fleur-des-Bois avait à peine eu le temps d'entrevoir l'église dévastée du couvent, que de nouveau elle se trouva plongée dans les ténèbres.

—Oh ! que le soleil est donc une belle chose ! murmura-t-elle avec un soupir.

Jeanne entendit alors une porte tourner en grinçant sur ses gonds rouillés, et une faible clarté frappa sa vue.

—Voici un refuge où les ladrones ne s'aviseront pas d'aller nous chercher, dit Nativia. Entre, Jeanne. . . Ici tu n'auras rien à craindre des poursuites de Laurent.

Fleur-des-Bois hésita.

—J'ai peur, Nativia ! . . . dit-elle d'une voix tremblante. Quel est donc ce refuge ?

—Un des *in pace* ou prisons du couvent. J'ai déjà dû pour éviter les outrages de tes amis les Frères-la-Côte, que j'appelle, moi, des assassins et des voleurs, habiter pendant plus d'un mois cette triste demeure, répondit Nativia. Je suis familiarisée avec ces lieux lugubres. Veux-tu, vaillante boucanière, que je te donne l'exemple du courage, que je te montre le chemin ?

—Je le veux bien, Nativia. En effet, — je ne conçois pas cela, — j'ai je te le répète, fort peur. — Passe la première.

Si Jeanne eût pu voir le sourire effrayant de férocité que ces paroles amenèrent sur le visage de Nativia, elle se serait refusée à la suivre.

—Quel affreux séjour ! reprit Fleur-des-

Bois en pénétrant dans l'étroit *in pace*, il me semble que ces murailles humides pèsent sur mes épaules comme un manteau de glace ! Je crois entendre le plaintes et les gémissements des infortunés qui jadis sont morts ici dans les tortures d'une agonie solitaire ! . . . Mon Dieu ! que la liberté est une douce et belle chose ! . . . Nativia, allons-nous en ! . . . fuons ! . . .

—Jeanne, reprit Nativia, il est trop tard pour fuir. Tu ne sortiras pas de ce cachot. Et s'élançant vers la porte du cachot, elle la ferma en dedans, à double tour, et retira la clef de la serrure.

—Fleur-des-Bois n'essaya pas de s'opposer à cette action.

—Nativia, dit-elle les larmes aux yeux, quel plaisir trouves-tu à me torturer ?

—Ah ! je commence à t'inspirer de la terreur ! Mais cela s'explique fort naturellement ma douce Fleur-des-Bois, par l'influence que l'affreux endroit où nous nous trouvons doit exercer sur ton esprit . . .

—Eh bien ! Nativia, ta voix me paraît ressembler au sifflement d'une vipère ?

A cet aveu de Jeanne, le regard de l'Espagnole brilla d'un singulier et sinistre éclat. Une indicible expression de haine contracta son visage.

—Jeanne, s'écria-t-elle d'une voix stridente, ton instinct ne te trompe pas ! . . . Sois enfant, pourquoi n'as-tu pas mis à profit l'avertissement que te donnait la nature ! . . . A présent, rien ne peut plus te sauver ! . . . Tu m'appartiens ! . . . J'ai disposé de toi ! . . . Combien tu me paraissais ridicule tout à l'heure en me parlant de l'avenir ! . . . Ton avenir, Jeanne, se résume en quelques jours ! . . . Tu n'as plus une semaine à vivre ! . . . Et de quelle vie encore ? . . . Une affreuse agonie ! . . . une agonie sans nom, qui dépassera tout ce que l'imagination peut rêver de plus hideux ! . . . Ton avenir, Jeanne, c'est de mourir de soif et de faim ! . . . Regarde ! . . . Dans ma main passée à travers les barreaux de la meurtrière se trouve la clef de notre cachot . . . Que j'ouvre cette main, et cette clef tombera dans le précipice. Qui viendra te sauver ? Personne ! On ne te sait pas ici ! Je te l'avais bien dit que nous ne nous quitterions plus, pas même dans la tombe ! Regarde bien, Jeanne, voici que j'ouvre ma main . . . La clef tombe . . . L'entends-tu rebondir sur les rochers ! . . . Je suis vengée !

Jeanne poussa un cri et s'évanouit !

VIII

Pendant ce temps, de Morvan, ignorant la position critique dans laquelle se trouvait Jeanne, était engagé dans une grave conversation avec Montbars.

La scène se passait dans l'appartement le plus reculé de la maison qu'occupait le flibustier. Montbars avait l'air triste et soucieux, presque découragé.

—Louis, disait-il, tu te trompes du tout au tout sur la portée de l'élection de Laurent. Là où tu ne vois qu'un fait isolé dû au hasard, je devine, moi, un plan de conduite mûrement réfléchi, irrévocablement arrêté . . .

De Morvan allait répondre, lorsqu'un coup discrètement frappé à la porte retint la parole sur ses lèvres.

Presque aussitôt, un des engagés de Montbars se présenta.

—Maître, dit-il, il y a en bas un homme qui demande à être introduit sans retard auprès de toi.

—Quel est cet homme, un Frère-la-Côte ? un Espagnol ? . . .

—Un Frère-la-Côte, sans doute, maître, car il s'exprime en excellent français ! Toutefois, son chapeau est rabattu et son manteau relevé de telle façon qu'il m'a été impossible d'entrevoir son visage.

Laisse passer cet homme, dit Montbars à l'engagé.

Montbars parlait encore quand l'inconnu annoncé par l'engagé entra.

A la vue de de Morvan, il laissa échapper un mouvement de mauvaise humeur.

—Capitaine, lui dit Montbars, le chevalier Louis est mon parent, un second moi-même. Je n'ai rien de caché pour lui, ni action, ni pensée. Explique-toi sans crainte.

—Tu m'appelles capitaine, tu m'as donc reconnu ?

—Parfaitement, mon ami Pierre.

Le nouveau venu qui était en effet le capitaine Pierre, dégraffa son manteau et s'assit sur une chaise en face de Montbars.

—Frère-la-Côte, lui dit-il, puisque tu me réponds de la discrétion du chevalier, je dois y croire ; tu ne te trompes jamais. Néanmoins, avant d'aborder le sujet qui m'amène, il me faut ta promesse qu'aucune des paroles échangées ici entre nous ne sortira de cette enceinte.

—Pourvu que cette promesse n'engage en rien ma liberté d'action, je consens à la faire.

—En rien ; au contraire, même. Il s'agit de Laurent. Ce matin, le misérable, se croyant sûr de moi, n'a pas craint de me dévoiler ses infâmes projets.

—Ah ! tu connais les projets de Laurent ! interrompit Montbars avec une ardente curiosité qu'il ne songea pas à cacher ; et quels sont-ils ?

—Infâmes ! je le répète. Il compte s'emparer des richesses de l'association, richesses, dit-il, mal placées dans tes mains, et transporter la fibuste dans les mers du Sud. Je ne te répéterai pas tous les raisonnements qu'il a employés, les promesses qu'il m'a faites pour me gagner à son parti.

—Et qu'as-tu répondu, capitaine Pierre ?

Ma première pensée a été d'abord de traiter le misérable comme il le méritait ; mais ayant réfléchi que dénoncer publiquement Laurent aux Frères-la-Côte, ou bien repousser avec indignation ses offres, c'était, dans le premier cas, m'exposer à passer pour un calomniateur ; dans le second, le mettre sur ses gardes ; j'ai préféré lui laisser croire qu'il pouvait compter sur moi et venir l'avertir du danger qui nous menace . . . Dieu veuille, Montbars, qu'il ne soit pas déjà trop tard pour le conjurer !

—Eh bien ! Louis, que penses-tu de tout ceci ? dit Montbars en s'adressant à de Morvan, mes soupçons étaient-ils donc si dénués de fondements ? . . .

Il y avait à peine vingt minutes que Pierre était reparti, quand un bruit confus de voix, montant de la rue jusqu'à eux, attira toute leur attention.

—Qu'est-ce ? dit Montbars en ouvrant la fenêtre.

—Un homme blessé, que l'on rapporte sur un brancard ! répondit de Morvan.

—Malédiction ! s'écria Montbars, ce doit être Pierre ! . . .

Le flibustier ne s'était pas trompé.

A peine une minute s'était-elle écoulée que le Frère-la-Côte, soutenu par quatre flibustiers, faisait son entrée dans la pièce où se trouvaient de Morvan et Montbars :

—Pierre, mon pauvre Pierre, dit ce dernier en lui prenant affectueusement la main, tu as rencontré Laurent ; c'est pour moi que tu meurs ! . . .

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagachebrière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de tous mes préparations pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, traitées par les procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analystes experts et sûrs. A tous les raffinement de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, convents, collèges et institutions de bienfaisance.

AIR STRONG
PHOTO-ENGRAVING CO.
NEWSPAPER WORK A SPECIALTY
673 CRAIG STREET
MONTREAL

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,

Et cent de \$1.00.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE

MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
69 rue St Jacques, Montreal

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 10 Fév.
Après-Midi et Soirée.

H. J. H. WALLICK

Dans les deux drames suivants :

LUNDI, MARDI ET MERCREDI | JEUDI, VENDREDI ET SAMEDI

THE BANDIT KING | SAM HOUSTON

Excellente Compagnie, Jolis Décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Time Will Tell.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Février

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poeles, Fournaises

— ET —

USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244

MONTREAL

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ÉTOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT

Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendrons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous le avec six en timbres comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nos \$4.98 d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous n'êtes pas intéressés, nous en vendrons 6, d'ici à 60 jours, nous vous en enverrons une gratuite. Cette montre est importée et a un boîtier en Silverine l'acier de 4 oz. face découverte, et garantie sous tous les rapports. Nous sommes sûrs sur cette montre, mais si cela nous aide à vendre nos montres en or et en double, dans notre grand catalogue qui nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus. Adressez: A. C. Roebuck & Co., 57 & 60 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez le journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.

PRIX DE VENTE, \$4.98
SAMPLE FREE

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES,
- CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.